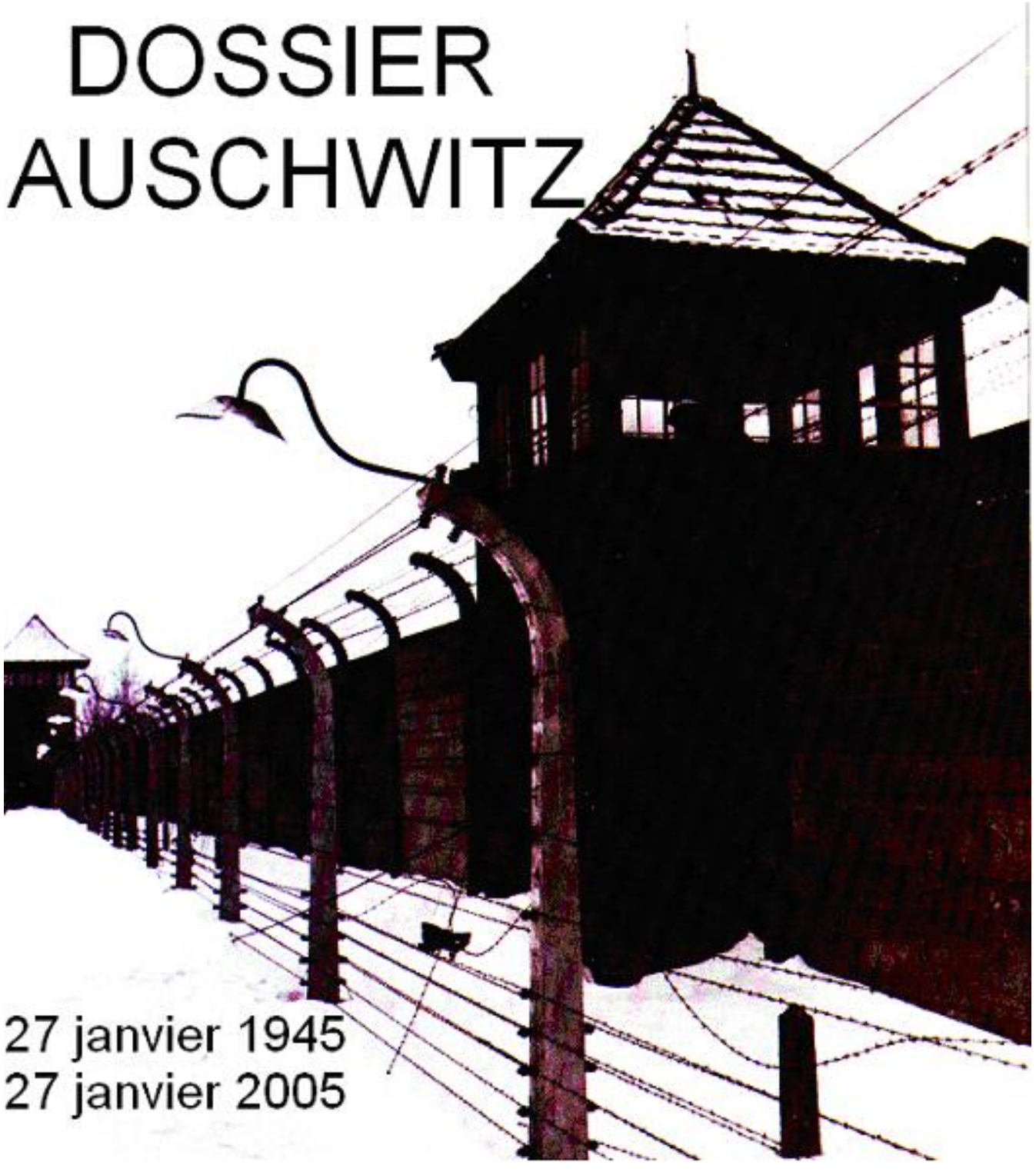


# DOSSIER AUSCHWITZ



27 janvier 1945  
27 janvier 2005

*Journée de la mémoire de l'Holocauste et de la prévention des crimes contre  
l'Humanité*

Lycée Français de Varsovie

Dossier réalisé par A. Léonard, professeur d'Histoire-Géographie.

« Il y a soixante ans, le 27 janvier 1945, la première patrouille soviétique pénètre dans le complexe d'Auschwitz, d'où ont été évacués une dizaine de jours plus tôt 58 000 déportés exténués, entraînés par leurs bourreaux dans une impitoyable « marche de la mort ».

Auschwitz est devenu un musée, mais la vérité sur le camp d'extermination a mis plusieurs décennies à être connue et reconnue. Quelle vérité ? Qu'Auschwitz fut la plus grande usine de mort de la Solution finale, la plus grande des machines mises en place pour en finir avec les Juifs et les Tziganes.

Longtemps, dans le bloc soviétique tout comme à l'Ouest, on a voulu ignorer la spécificité du génocide. Les « déportés raciaux » furent confondus avec les « déportés politiques ». Dans les Izvestia du 8 mai 1945 paraît un « rapport de la commission extraordinaire pour la constatation des atrocités commises par les envahisseurs allemands fascistes et leurs complices ». Tout y est dit de la cruauté des exterminations : « Le camp d'Auschwitz laisse loin derrière lui tout ce que l'on connaissait jusqu'ici des « camps de la mort » allemands. » Tout y était dit, sauf qu'un mot était d'un bout à l'autre ignoré – celui de « Juif ».

En Occident, l'occultation de la Shoah fut le fait de tous : les communistes refusant de faire des catégories parmi les martyrs de la résistance au « fascisme » ; le gouvernement souhaitant effacer les divisions des années noires et ressouder l'unité nationale. Les Juifs eux-mêmes étaient peu désireux de manifester publiquement une « distinction » qui leur avait coûté si cher pendant la guerre et voulaient par-dessus tout redevenir des citoyens français comme les autres. Un curieux consensus.

Le « devoir de mémoire » a stimulé la demande d'histoire. Il a fallu beaucoup de temps, un certain nombre d'événements (du procès Eichmann à la chute du mur de Berlin), et le travail des historiens, pour que la vérité émerge peu à peu de la confusion. Les entreprises du négationnisme, encouragées par le conflit israélo-palestinien, ont tenté de l'obscurcir. Mais les « assassins de la mémoire » (Pierre Vidal-Naquet) ne sont jamais parvenus à escamoter une nouvelle fois la réalité du crime sans nom perpétré par le nazisme. »

(Dossier spécial : « Auschwitz 1945-2005 », *L'HISTOIRE* N° 294 - Janvier 2005)

« Le processus qui permet d'exterminer un peuple sans éprouver de sentiment de crime est toujours le même. En voici la recette : d'abord, il faut le désocialiser afin de le rendre vulnérable. Personne n'a protesté quand une des premières lois de Pétain a décrété la réquisition des vélos des avocats juifs. Ce n'est pas grave, entendait-on, tant qu'on respecte les personnes. Mais dans une société dépourvue d'essence et de voiture, un homme sans vélo ne peut plus travailler. Puis il convient de parler de ce groupe humain en employant des métaphores animales : « des rats qui polluent notre société », « des vipères qui mordent le sein qui les a nourries »... Quand on arrive enfin à la démarche administrative signée par un représentant du demi-dieu ou énoncée à la radio par un porte-parole du maître, il devient possible de mettre à mort ce peuple sans éprouver de culpabilité car « ce n'est pas un crime tout de même d'éliminer des rats »!

Surhommes dérisoires soumis à des demi-dieux absurdes, les nazis ont provoqué une déflagration mondiale, un massacre inouï pour une bagatelle idéologique, une théorie navrante. Ils ont cru à une représentation incroyable, ils ont récité des fables riquiqui où ils se sont donné un rôle grandiose. Le panurgisme de ces moutons intellectuels leur a offert une brève illusion de grandeur. Ils avaient besoin de haine pour légitimer et exalter leur programme délirant, car dans le quotidien c'est la banalité et la soumission qui caractérisaient leur projet.

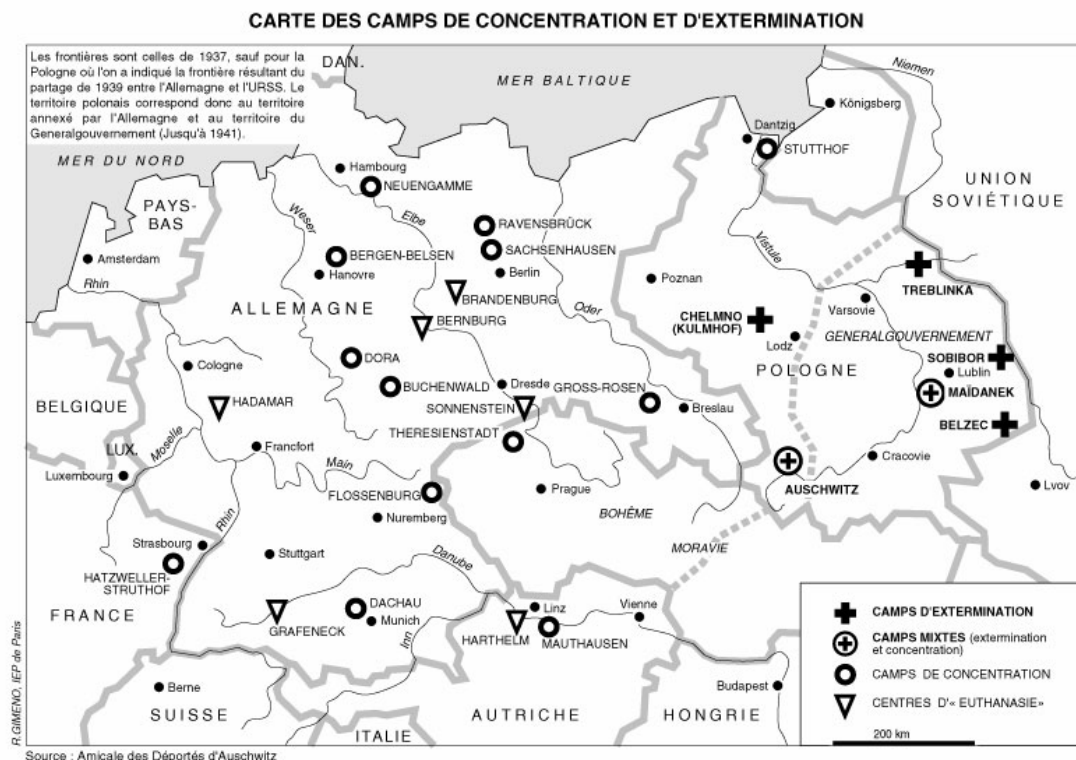
Mais, n'y a-t-il que les nazis pour fonctionner ainsi ? »

Boris Cyrulnik, , *le Nouvel Observateur*, semaine du jeudi 13 janvier 2005 - n°2097

*Le grand psychiatre n'était qu'un enfant quand ses parents ont été raflés à Bordeaux. Ils ont disparu à Auschwitz. Lui-même arrêté, il a réussi à s'enfuir. Soixante ans après, cette expérience continue de nourrir sa réflexion sur le nazisme. Et sur la nature humaine...*

## I. Quelques données générales sur les camps et les ghettos

### Document 1 : Les principaux camps dans l'Europe nazie et les 6 camps d'extermination sur le territoire polonais



### Document 2 : Les victimes du nazisme

#### Civils et prisonniers de guerre exterminés par les nazis

Prisonniers soviétiques	3 500 000
Détenus dans les camps de concentration	1 100 000
Euthanasie des malades mentaux	70 000
Tziganes	240 000
Juifs	5 100 000*

\* D'après Raul Hilberg, *La Destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Fayard, 1988.

#### Nombre de victimes juives réparties selon la cause du décès (selon R. Hilberg)

Ghettos et privations	800 000
Fusillades en dehors des camps	1 300 000
Camps de la mort	2 700 000
Autres camps	300 000
Total	5 100 000

D'après *Les Collections de l'Histoire*, octobre 1998, p. 40.

### Document 3 : Répartition des victimes juives du génocide par pays (dans les frontières de 1937)\*

- **Europe de l'Est** : Pologne environ 3 000 000, Roumanie 270 000, Lituanie environ 130 000, Lettonie 70 000, Estonie 2 000
- **URSS** : plus de 700 000
- **Europe centrale et balkanique** : Hongrie plus de 400 000, Tchécoslovaquie 260 000, Allemagne environ 120 000, Yougoslavie 60 000, Grèce 60 000, Autriche environ 50 000
- **Europe occidentale** : Pays-Bas environ 100 000, France 75 000 (au total, de mars 1942 à août 1944, 75.721 Juifs seront déportés de France, dont 11.000 enfants), Belgique 24 000, Italie (y compris Rhodes) 9 000, Luxembourg environ 1 000, Norvège environ 1 000

**Total général** environ 5 100 000<sup>1</sup>

\* D'après **Raul Hilberg**, *La Destruction des Juifs d'Europe*, Fayard, 1988 et pour la Hongrie d'après *L'Histoire*, Le dossier Auschwitz, janvier 2005, p.33

1. On notera qu'ont été sauvés les Juifs de trois pays : le Danemark (où la quasi-totalité de la population juive - 7 000 personnes - a pu être transportée clandestinement en Suède), la Finlande et la Bulgarie (où l'opposition des gouvernements, pourtant alliés de l'Allemagne nazie, a arrêté la déportation des citoyens juifs vers les camps d'extermination).

### Document 4 : Nombre de victimes dans les 6 camps d'extermination

Auschwitz-Birkenau	: 1 000 000
Treblinka	: 750 000
Belzec	: 550 000
Sobibor	: 200 000
Chelmno (Kulmhof)	: 150 000
Majdanek	: 50 000

D'après *L'Histoire*, Le dossier Auschwitz, janvier 2005, p.33

## II. Auschwitz et le système concentrationnaire nazi. Une chronologie.

### **1933**

Fin février-avril : Création, souvent à l'initiative des SA, des premiers camps de concentration.

22 mars : Inauguration officielle de **Dachau**, près de Munich. Les premiers détenus arrivent le lendemain.

### **1935**

Janvier : D'abord édité en Suisse et en allemand, l'ouvrage de Wolfgang Langhoff, "*Les soldats du marais. Sous la schlague des nazis. Treize mois de captivité dans les camps de concentration*", est diffusé en France au cours de l'année 1935.

16 mars : Loi rétablissant le service militaire obligatoire. Objecteurs de conscience, les Témoins de Jéhovah commencent à être envoyés de plus en plus nombreux dans les KL.

### **1936**

22 juin : Première déportation des Tziganes en caravanes depuis Berlin ; le 16 juillet, création d'un camp de Tziganes à Marzahn, à l'est de Berlin.

12 juillet : ouverture du camp de **Sachsenhausen**.

### **1937**

15 juillet : ouverture du camp de **Buchenwald**.

### **1938**

26 janvier : Circulaire interne de Himmler chargeant la Gestapo d'interner les "réfractaires au travail".

12-13 mars : Entrée de la Wehrmacht en Autriche. Rafles et internements des opposants politiques et des Juifs en Autriche.

Mai : ouverture du camp de **Flossenbürg**.

1er juin : Heydrich ordonne d'effectuer des rafles contre les "asociaux" (mendiants, Tziganes, vagabonds, proxénètes, prostituées), qui sont internés en KL, notamment à Buchenwald.

Août : ouverture du camp de **Mauthausen**.

Automne : Débuts de la construction du KL de **Ravensbrück** par un kommando de Sachsenhausen.

14 octobre : Goering annonce une campagne d'aryanisation des biens juifs et d'internement des Juifs dans des camps de travail.

9-10 novembre : Nuit de Cristal, pogromes et terrible répression anti-juif en Allemagne, Autriche et dans les Sudètes : 200 synagogues détruites, 7500 magasins juifs pillés, 30 000 hommes juifs déportés à Dachau, Buchenwald et Sachsenhausen.

### **1939**

18 mai : ouverture du camp de **Ravensbrück**.

29 juin : Un convoi de 440 enfants et femmes tziganes arrive à Ravensbrück

31 août : Des cadavres de détenus de Sachsenhausen revêtus d'uniformes militaires polonais sont utilisés dans la provocation de Gleiwitz, prétexte à l'agression contre la Pologne.

16 septembre : Eichmann propose d'adjoindre des Tziganes à chaque convoi de Juifs.

Début octobre : Décret de Hitler autorisant à "accorder une mort miséricordieuse aux malades jugés incurables".

12-17 octobre : Premières déportations de Juifs d'Autriche et du Protectorat vers la Pologne occupée.

Fin octobre : Création d'un camp d'internement de Tziganes autrichiens à Leopoldskron, au sud de Salzbourg.

15 novembre : Début de la déportation de 200.000 Polonais et 100.000 Juifs du Wartheland vers le Gouvernement général.

17-19 décembre : Gazage de malades mentaux des asiles polonais de Tiegenhof et Kosten avec une chambre à gaz mobile.

### **1940**

Janvier : Premiers tests d'euthanasie effectués à Brandenburg : le monoxyde de carbone est choisi contre la morphine-scopolamine.

21 février : Himmler décide la création à **Auschwitz** d'un camp de "quarantaine" destiné aux Polonais de Silésie et du Gouvernement général.

1er avril : Himmler s'accorde avec l'Ahnerbe Stiftung (Fondation pour l'Héritage Ancestral) pour étudier la biologie raciale dans les camps.

30 avril-1er mai : Le ghetto de "Litzmannstadt" (Lodz) est clôturé. Toute tentative d'évasion est passible de la peine de mort.

4 mai : Rudolf Höss, commandant adjoint de Sachsenhausen, est nommé commandant du KL d'Auschwitz.

Mai : Déportation de Tziganes allemands en Pologne. Ouverture du camp de **Neuengamme**.

30 mai : Lancement de l'Aktion-Franck visant "à détruire physiquement l'élite intellectuelle de la Pologne par des arrestations massives et sa déportation dans des camps de concentration".

14 juin : Arrivée à Auschwitz des 728 premiers internés polonais en provenance de Tarnow.

2 juillet : Premiers otages néerlandais envoyés à Buchenwald.

Septembre : ouverture du camp de concentration de **Breendonck** en Belgique.

15 novembre : Le ghetto de Varsovie est clôturé par les SS.

23 novembre : Création d'un camp d'internement de Tziganes à Lackenbach, dans le Burgenland.

### **1941**

2 janvier : Heydrich classe les KL en trois catégories par ordre croissant de sévérité : 1. Dachau, Sachsenhausen, Auschwitz; 2. Buchenwald, Flossenbürg, Neuengamme; 3. Mauthausen.

Mars : Début des expériences de méthodes de stérilisation de masse sur "des femmes indignes de reproduire", notamment à Ravensbrück et Auschwitz.

20 mars : Le ghetto de Cracovie est clôturé.

6 avril : Un millier de déportés venant de Lublin arrive à Auschwitz.

21 avril : ouverture du camp de **Natzweiler-Struthof**, en France.

Printemps : à Monowitz (Auschwitz III), début de la construction d'une gigantesque usine de l'IG Farben (fuel et caoutchouc).

Mai : Création du premier camp de concentration en Croatie à Danica avec l'internement des Juifs de Zagreb.

22 mai : Himmler autorise le Service de Santé de la Luftwaffe à effectuer des expériences dans les camps.

Fin juillet : Himmler décide de créer un camp à **Lublin** pouvant dans un premier temps accueillir entre 25 000 et 50 000 prisonniers sur 516 hectares.

31 juillet : Goering mandate Heydrich pour qu'il se charge de la "solution globale" de la question juive et tzigane.

Début août : Consulté par Himmler, le Dr Grawitz, chef du Service de Santé des SS, conseille la chambre à gaz comme méthode d'extermination massive.

24 août : L'euthanasie pratiquée sur les malades mentaux est officiellement suspendue : 5.000 enfants handicapés, 70.000 adultes, séniles, grabataires, délinquants sexuels, dans le Reich en 1940-1941, 2.000 malades mentaux en Prusse orientale et Pologne en 1940 sont ainsi assassinés. Cette pratique se poursuit dans les KL, dans les établissements spécialisés d'enfants dans le Reich et à l'Est.

5 novembre : ouverture du camp tzigane à l'intérieur du ghetto de Lodz.

Novembre : Premiers essais du camion à gaz de la section IID3 du RSHA à Sachsenhausen. Un camion est livré au centre de mise à mort en construction à Kulmhof (**Chelmno**).

Automne : ouvertures des camps d'extermination de Belzec et Auschwitz II (Birkenau).

Décembre : Gazage des Juifs de Kharkov avec deux camions. Emission de Thomas Mann, à la BBC, dénonçant le massacre des Juifs par les nazis.

3 décembre : Premiers gazages homicides effectués sur des prisonniers de guerre soviétiques et des malades au block 11 d'Auschwitz-I.

7-8 décembre : Début des exécutions de Juifs et de Tziganes dans des camions à gaz à Chelmno (Kulmhof).

## 1942

**20 janvier : La conférence de Wannsee présidée par Heydrich décide « la solution finale de la question juive [...] appliquée à environ 11 millions de personnes ».** La réalisation de la solution finale est confiée à Eichmann, du RSHA, le Quartier Général de la Sécurité Nationale.

Janvier : Tous les Tziganes survivants du ghetto de Lodz sont transférés à Chelmno et gazés ; ceux du ghetto de Varsovie sont transférés à Treblinka.

25 janvier : Himmler annonce à l'IKL l'envoi de 100.000 Juifs et 50.000 Juives à Auschwitz.

Mars : Début des exterminations de masse dans les 6 chambres à gaz des Bunkers I et II de Birkenau. Les premiers Juifs arrivent de Slovaquie et de Haute-Silésie. Premières expériences de la Section pour l'étude du typhus exanthématique et des virus de l'institut d'Hygiène de la Waffen-SS à Buchenwald. Premières expériences sur le paludisme pratiquées sur les internés de Dachau.

26 mars : Création d'un camp de femmes à Auschwitz.

27-30 mars : Premier convoi de Juifs de France pour Auschwitz : 1.112 Juifs, pour la moitié français de Compiègne et pour autre moitié apatrides de Drancy.

29 avril : Première déportation, depuis Brno, de Tziganes tchèques vers Auschwitz.

7 mai : Mise en route du centre d'extermination de **Sobibor**. Le Zyclon-B mis au point par la firme IG-Farben est utilisé dans les chambres à gaz à Sobibor.

19 mai : La Croatie décrète, après la Bulgarie, l'arrestation systématique des Tziganes ; ils seront internés à Jasenovac.

11 juin : A Berlin, Eichmann organise la déportation massive des Juifs d'Europe occidentale.

Juin : Début de la construction du camp de **Treblinka**.

1er juillet : Radio-Londres (en français) dénonce la massacre des Juifs polonais ainsi que l'existence des chambres à gaz.

4 juillet : première mise en place d'une « sélection » des Juifs à la descente du train à Auschwitz.

1er juillet-mi novembre : Première épidémie de typhus à Auschwitz (20.000 morts).

15 juillet : Début des déportations des Juifs des Pays-Bas partant du camp de transit Westerbork vers Auschwitz et Sobibor.

23 juillet : Arrivée des premiers transports de Juifs, venant du ghetto de Varsovie, au centre d'extermination de Treblinka-II. 300 000 Juifs de Varsovie y sont déportés jusqu'en septembre.

Août : Déportations de 9.000 Juifs de Croatie vers Auschwitz ; des Tziganes tchèques sont déportés vers les camps de Léty et d'Hodonin.

8 août : Télégramme du représentant du Congrès juif mondial (Genève) en direction des Etats-Unis et du Royaume-Uni pour les informer de la « Solution finale » décidée par Hitler.

5 octobre : Himmler ordonne que tous les Juifs des KL du Reich soient transférés à Auschwitz et Lublin.

24 novembre : Le Département d'Etat américain constate que 2 millions de Juifs ont été tués et qu'il existe un plan d'extermination.

10 décembre : Récurrence du typhus à Auschwitz.

16 décembre : Décret de Himmler ordonnant la déportation des Tziganes vers Auschwitz. Les premiers arrivent le 12 février.

## 1943

13 janvier : Des Tziganes français sont transférés du camp de Poitiers vers Compiègne puis vers Sachsenhausen.

23 février : Ordre du commandant d'Auschwitz généralisant la pratique du tatouage. D'autres camps adoptent le même principe.

26 février : Premier convoi de Tziganes à Birkenau.

Fin février : A la suite de sa visite à Treblinka, Himmler donne l'ordre de vider les fosses communes et d'incinérer les cadavres.

Mars : Les ghettos de Cracovie, Lemberg, Czestochowa, Bialystok, Minsk, Wilno, Riga sont liquidés. 1700 Tziganes déportés de Bialystok sont gazés dès leur arrivée à Auschwitz.

Printemps : Installation et mise en marche de 4 nouvelles installations homicides à Birkenau (Krematorium II, III, IV et V). Formation d'une organisation de résistance à Auschwitz. Déportation des Juifs des Balkans (Salonique notamment) vers Auschwitz.

Début avril : Les SS commencent la liquidation du ghetto de Varsovie entraînant la révolte du ghetto.

Avril : Début des expériences médicales sur les déportés d'Auschwitz.

Le camp de prisonniers de guerre de Bergen-Belsen devient un camp de concentration.

25 mai : 1000 Tziganes tchèques sont gazés en une seule journée à Auschwitz.

Juin : Himmler ordonne la liquidation de tous les ghettos de Pologne et d'Union Soviétique.

22 juin : Premiers gazages à Stutthof, dont sont victimes des Polonais et des Biélorusses.

15 août : Un KL est constitué à Varsovie pour déblayer les ruines de l'ancien ghetto.

23 septembre : Révolte des Juives envoyées à la chambre à gaz à Birkenau.

Mi-octobre : Révolte au camp d'extermination de Sobibor.

16 octobre : Rafle du ghetto de Rome : un millier de Juifs déportés à Auschwitz, le 18.

16-17 octobre : Le synode de l'Eglise évangélique de Vieille-Prusse condamne le meurtre des vieux, des malades et des races prétendument inférieures.

3 novembre : La plupart des prisonniers de Lublin venant du ghetto de Varsovie sont exécutés (18 000 Juifs).

## 1944

15 janvier : 351 Tziganes sont déportés de Malines (Belgique) vers Auschwitz.

22 mars : Sachsenhausen est touché par les bombardements.

Mars-avril : Début de l'évacuation du camp de Lublin.

28 avril-8 juillet : Premières déportations de Juifs de Hongrie : 435.000 vers Auschwitz.

Mai : Une épidémie de Typhus éclate à **Bergen-Belsen**.

19 mai : 245 Tziganes des Pays-Bas sont déportés vers Auschwitz.

Mai-juin : Arrivée massive de Juifs hongrois à Auschwitz. En 54 jours, 154 trains amènent de Hongrie 437 000 hommes, femmes et enfants.

Fin mai : Un rapport de deux déportés slovaques évadés d'Auschwitz parvient à New York. En juin, Washington et Londres savent de façon certaine qu'un million de Juifs ont déjà été assassinés à Birkenau et que des centaines de milliers de Juifs hongrois vont connaître le même sort.

28 juin : L'Armée rouge libère le KL de Vaivara.

Début juillet : Début des expériences d'inoculation de la tuberculose à Neuengamme.

16 juillet : Radio-Londres dénonce la responsabilité de Vichy dans les déportations.

22 juillet : Dernière évacuation des prisonniers de Lublin, la veille de la libération du camp par les Soviétiques.

2 août : Liquidation du camp des Tziganes à Birkenau. 1400 Tziganes sont déportés à Buchenwald où ils seront gazés.

18 août : Un dernier convoi d'un millier de déportés politiques quitte Compiègne à destination de l'Allemagne.

Août : Les survivants du ghetto de Łódź (dernier ghetto « liquidé ») sont envoyés à Auschwitz. A cette époque, le camp compte environ 135 000 détenus.

Octobre : Himmler invite les détenus allemands des KL à se porter volontaire pour le front.

7 octobre : révolte du Sonderkommando à Auschwitz.

10 octobre : 800 enfants Tziganes sont transférés de Buchenwald à Auschwitz puis gazés.

3 novembre : Arrivée à Auschwitz du dernier convoi de Juifs (de Terezin).

8 novembre : début de la marche de la mort de 40 000 Juifs de Budapest en Autriche.

Novembre : Premiers procès à Lublin condamnant à mort 6 fonctionnaires du camp et début de la construction du musée.

26 novembre : Himmler ordonne d'arrêter les gazages et de détruire les crématoires d'Auschwitz-Birkenau.

Décembre : Epidémie de typhus à Dachau.

1er décembre : Sur ordre de Himmler, un kommando est constitué en vue du démantèlement des chambres à gaz et des crématoires II et III d'Auschwitz.

11 décembre : Dernière opération de gazage à Hartheim.

## 1945

15 janvier : Le KL de Krakau-Plaszow (Pologne) est libéré par l'Armée rouge.

17 janvier : Début du transfert des prisonniers d'Auschwitz vers l'Ouest : 60 000 personnes sont mises sur les routes, par un froid polaire.

20 janvier : Les SS font sauter les crématoires II et III de Birkenau.

25 janvier : marche de la mort des prisonniers de Stutthof.

27 janvier : Les SS font sauter un dernier crématoire à Auschwitz. Le camp est libéré par le 1er Front d'Ukraine de l'Armée rouge. Les Soviétiques libèrent 4800 survivants, dont un unique Tzigane.

27 février : 3.000 femmes sont évacuées de Ravensbrück.

3 mars : Evacuation des internés de Hinzert.

3 avril : Les évacuations commencent à Buchenwald.

Du 8 avril au 7 mai, libération des camps de Buchenwald, Bergen-Belsen, Sachsenhausen, Flossenbug, Dachau, Ravensbruck et Mauthausen.

13 avril : Les SS quittent Bergen-Belsen, libéré par les Britanniques le 17 avril.

20-21 avril : Evacuation partielle de Sachsenhausen.

21 avril : Début des évacuations de Ravensbrück.

29 avril : Dernier gazage à Mauthausen.

30 avril : Libération du camp de Dachau, en Allemagne.

20 novembre : Le Tribunal militaire international installe ses assises à Nuremberg. Le verdict sera rendu le 1er octobre 1946. Certains fonctionnaires du camp de Lublin seront à nouveau jugés à Düsseldorf en 1975.

Automne : Le camp d'Auschwitz est fermé ; les prisonniers allemands et les collaborateurs sont libérés ou envoyés au Goulag.

## 1947

2 juillet : Loi du Parlement polonais instituant le Musée d'Etat d'Auschwitz-Birkenau comme « monument du martyrologue et de la lutte du peuple polonais et des autres peuples ».

## 1967

Inauguration à Birkenau du Monument international à la mémoire des victimes du fascisme.

## 1978

Première exposition spécifique du génocide juif au Musée d'Auschwitz.

## 1979

7 juin : Visite du pape Jean-Paul II à Auschwitz, messe à Birkenau

Inscription du camp au Patrimoine mondial de l'Humanité de l'UNESCO.

## 2001

2 août : première exposition spécifique du génocide tzigane à Auschwitz

## 2005

27 janvier : cérémonies du 60è anniversaire et inauguration d'une nouvelle exposition française associant davantage les organisations juives aux organisations de déportés de la Résistance.



## Document 5. Des estimations des victimes à Auschwitz-Birkenau :

Sur les 1 300 000 prisonniers environ, 1 000 000 ont péri dans le camp dont :

- 960 000 Juifs,
- 70 000 à 75 000 Polonais non-juifs,
- 21 000 Tziganes
- 15 000 prisonniers de guerre soviétiques
- 10 000 à 15 000 détenus d'autres origines

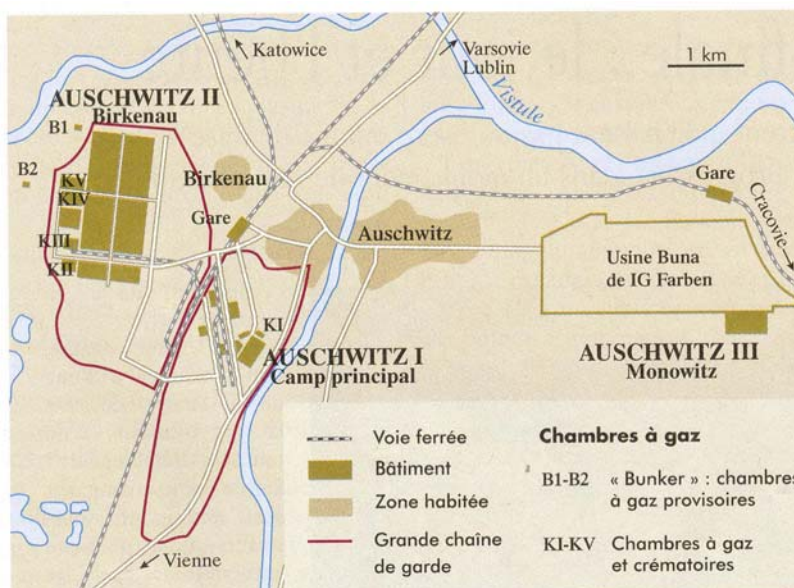
D'après F. Piper, « The number of Victims », *Auschwitz*, t.III, Musée d'Etat d' Auschwitz-Birkenau, 2000, pp.205-231

## Document 6. Carte et plan du camp

### 1. Carte du réseau terrestre et maritime.



### 2. Plan général du camp



Le complexe des camps d'Auschwitz s'étend sur près de 40 km<sup>2</sup>. Il est composé de trois camps principaux et d'une quarantaine de *Kommandos* (camps annexes) extérieurs.

- Auschwitz I est un camp de concentration fonctionnant dès le printemps 1940, où sont principalement internés des hommes polonais.
- Auschwitz II-Birkenau est le plus grand centre de mise à mort pour les Juifs et les Tziganes. C'est là que sont construites les immenses chambres à gaz-crématoires. Au printemps 1944, au moment de la déportation des Juifs hongrois, la voie ferrée est prolongée jusqu'à la zone des chambres à gaz-crématoires. Birkenau est aussi un camp de concentration, notamment parce que le camp de femmes (résistantes, droit commun, otages...), ouvert à Auschwitz en mars 1942, y est transféré en août 1942.
- Monowitz, où est construite l'usine IG Farben, est dénommé « Auschwitz III ».

## **Document 7. Neuf questions-réponses sur Auschwitz**

D'après *Libération*, samedi 22 janvier 2005

### **Pourquoi les nazis ont-ils décidé d'exterminer les juifs ?**

« L'Espagne voulait s'approprier l'or des Amériques, les Hutu s'arroger le Rwanda, Staline sauver son régime par la terreur, les Ottomans exterminer le peuple qui, jusque dans la métropole, incarnait à leurs yeux la désagrégation de l'empire, mais les nazis ? Comment comprendre que, tout à la conquête de l'Europe, ils aient consacré tant de moyens et d'énergie à l'anéantissement des juifs, non pas des juifs de gauche ou des juifs de droite, religieux ou libres penseurs, de tel ou tel pays, mais de tous les juifs, d'hommes et de femmes si divers et dispersés qu'ils ne pouvaient en rien constituer un obstacle spécifique à l'ambition du IIIe Reich ?

On ne peut pas le comprendre. Cela reste incompréhensible, sauf à explorer l'irrationnel, sauf à voir que les nazis ne voulaient pas seulement dominer le monde mais effacer aussi, avec les juifs, ces idées de justice et d'égalité entre les hommes qui sont la référence des enfants d'Abraham depuis les Dix Commandements, matrice du judaïsme et de ses descendance religieuses et intellectuelles.

Ce n'est pas seulement parce qu'Auschwitz n'est réductible à aucune fureur humaine qu'on ne peut le comparer à rien. C'est avant tout parce que ce crime absolu n'a pas seulement été commis contre un peuple, mais contre l'essence même d'une civilisation qu'il voulait nier.

Au-delà du bien et du mal, c'est l'idée même de genre humain que les nazis ont voulu détruire à Auschwitz. C'est pour cela que ce génocide hante à ce point la conscience humaine, imprègne la littérature et le cinéma, commande tant d'attitudes politiques et philosophiques, nous sidère tant. A cette échelle-là, nous ne pouvons pas nous représenter le mal pour le mal. »

*L'Express* du 24/01/2005

### **Quand les nazis ont-ils décidé d'exterminer les juifs ?**

La plupart des historiens estiment que « *la solution finale à la question juive* » fut officiellement décidée le 20 janvier 1942 lors de la conférence de Wannsee, près de Berlin. C'est peu à peu que le projet d'extermination s'était élaboré. « *Il était potentiellement présent dès les années 20 dans l'esprit de Hitler, même s'il ne pouvait être perpétré que dans des circonstances particulières* », raconte l'historien Florent Brayard, soulignant que c'est « *seulement dans les premiers mois de 1942, après différents arbitrages, que les dirigeants nazis sont passés d'un projet d'extinction politique du judaïsme européen à plus ou moins long terme à un projet d'extermination à l'échéance d'un an* ». Les nazis avaient d'abord pensé forcer les juifs à émigrer hors d'Europe, mais aucun pays n'acceptait de les accueillir. Ils avaient ensuite étudié la possibilité de déportations forcées à Madagascar. Après l'occupation de la Pologne, ils commencèrent à les parquer dans des « réserves » et des ghettos. Mais ces solutions leur semblaient insuffisantes, notamment après l'invasion en juin 1941 de l'Union soviétique. « *1942 a été l'année la plus tragique pour le judaïsme européen*, souligne Florent Brayard. *Plus de la moitié sans doute des 5 à 6 millions de victimes furent exterminées* » dans les camps, les ghettos ou sous les balles.

« L'élimination des juifs est au cœur de la conception nazie du monde. Dans une lettre de septembre 1919, Hitler dit déjà que l'« éloignement » (Entfernung) des juifs doit être le but ultime de tout gouvernement national. Il doit être atteint par un programme raisonné reposant sur une législation ségrégationniste, mais aussi sur une expulsion des juifs d'Allemagne. Il n'avait rien contre les pogroms, mais il n'y voyait qu'un « antisémitisme passionnel » alors qu'il défendait un « antisémitisme rationnel ». Prétendre que, dès cette date, il envisageait une extermination pure et simple serait abusif. Mais, pour Hitler, les juifs étaient à la fois responsables de la Première Guerre mondiale, de la révolution bolchevique et du capitalisme de Wall Street. La mentalité génocidaire est déjà présente dès 1924 dans « Mein Kampf ». Hitler, hanté par l'humiliation de la défaite de 1918, y explique que si, dès le début de la Grande Guerre, on avait gazé 10000 « Hébreux », le sacrifice des vies allemandes aurait été évité.

Il s'est agi d'un processus de radicalisation croissante. A partir de 1939, avant même l'éclatement du conflit, les nazis ont pensé que la guerre aboutirait à l'annihilation physique des juifs. Mais ils ne savaient pas encore comment. L'expansionnisme allemand provoque la conquête de nouveaux territoires à forte population juive. 3 millions pour la seule Pologne ! Que faire de ces juifs ? On envisage la création d'une « réserve » en Pologne. Mais il n'y aurait pas assez de place. On projette de les déporter à Madagascar, ce qui implique une mortalité massive et relève à l'évidence d'une volonté génocidaire. Mais l'Angleterre a la maîtrise des mers, et l'idée est abandonnée. Pendant l'hiver 1940-1941, alors que l'Allemagne prépare l'opération Barbarossa (l'attaque contre l'Union soviétique, qui sera lancée en juin 1941), on examine la possibilité d'une déportation des juifs dans les régions arctiques de l'URSS, à l'issue d'une victoire que les Allemands imaginent encore rapide. Soumis à un travail forcé dans des camps, les juifs finiraient par mourir d'épuisement ou de malnutrition. Les quelques survivants seraient tués. L'idée d'une extermination accélérée n'apparaît que lorsque l'Allemagne se révèle incapable de vaincre rapidement l'Union soviétique.

Ian Kershaw, *Le Nouvel Observateur*, semaine du jeudi 13 janvier 2005 - n°2097 - Dossier

### **Comment cette politique fut-elle mise en œuvre ?**

Au moins 1 million de juifs sont tués de façon « artisanale » par les Einsatzgruppen, les « équipes mobiles de tuerie » — selon l'expression de l'historien Raul Hilberg — qui suivaient l'armée allemande dans sa progression en Russie, « liquidant » systématiquement les populations juives comme à Babi Yar près de Kiev. Mais ces massacres au fusil et à la mitrailleuse posaient des problèmes de « rentabilité ». Durant l'été 41, les nazis ont commencé à convertir des camions en chambre à gaz en utilisant les gaz d'échappement. Puis ils créent en Pologne, dans les camps de Chelmno puis de Belzec, des installations permanentes pour le gazage au monoxyde carbone. Jusque-là « régional », le génocide devient après Wannsee systématique dans tous les territoires contrôlés par le Reich. La « solution finale » est mise en place. « Elle procéda par étapes échelonnées dont chacune résulta de décisions prises par d'innombrables bureaucrates au sein d'une vaste machine administrative », écrit Raul Hilberg dans sa somme incontournable sur la destruction des juifs d'Europe. Pays par pays, il fallut d'abord définir les juifs, puis les rassembler, les déporter et enfin les assassiner. Une fois lancé, le système fonctionna jusqu'au bout s'acharnant à faire faire traverser en Europe les convois de déportés et à faire marcher les chambres gaz alors que les Alliés avaient déjà débarqué et que le Reich s'effondrait.



## Quand fut créé Auschwitz?

A l'origine, en juin 1940, il s'agissait d'un petit camp de concentration pour des Polonais et un an plus tard pour des prisonniers soviétiques. En décembre 1941 fut organisé un premier gazage homicide «test» au Zyklon-B — acide cyanhydrique — sur des Russes classés comme «communistes fanatiques» et des malades «irrécupérables». Au démarrage de la «solution finale», Rudolf Höss, le commandant d'Auschwitz jugé et exécuté après la guerre, raconte dans ses mémoires son entretien avec Himmler les chefs des SS, qui lui explique que «les centres d'extermination déjà existants dans la zone orientale ne sont pas en état de mener jusqu'au bout les grandes actions projetées». Auschwitz est choisi à la fois pour ses bonnes dessertes ferroviaires et le fait «qu'il est peut être facilement isolé et camouflé». «Les nazis attribuent à Auschwitz deux fonctions : l'assassinat pour ceux dont ils n'ont pas besoin; la mise au travail jusqu'à l'extinction mortelle pour les autres» écrit Annette Wievorka. La main-d'œuvre de déportés du camp sera utilisée pour construire un deuxième camp à 3 kilomètres de là, qui, à la différence du camp de concentration, n'a d'autre but que la mise à mort industrielle: le camp d'extermination de Birkenau (Auschwitz II), «inauguré» au mois d'octobre 1941. Dans un troisième camp, Auschwitz III-Monowitz, est installé l'usine IG Farben.

## Comment fonctionnait l'extermination ?

Les premières chambres à gaz de Birkenau aménagées dans deux anciennes fermes au nord du camp fonctionnent à partir de juillet 1942. Les cadavres sont alors brûlés dans des charniers à ciel ouvert. Le rythme des tueries s'accélère et au printemps 1943, quatre nouveaux ensembles de chambres à gaz — avec des fours crématoires adjacents — sont construits par la société Kopf. La ligne de chemin de fer d'Auschwitz est prolongée jusqu'à l'intérieur de Birkenau pour déverser directement les dizaines de milliers de déportés raflés par les Allemands dans toute l'Europe. Sur cette «rampe», une sélection rapide fait le tri parmi les arrivants. Les hommes et les femmes en état de travailler partent pour Auschwitz I, main-d'œuvre d'esclaves pour le camp de concentration et les usines autour d'Auschwitz. Les autres, enfants, vieillards, malades, femmes avec enfants, tous ceux qui ne passent pas la «sélection», seront tués le jour même. Les SS y «traitent» parfois jusqu'à 20.000 personnes par jour. Les arrivants se déshabillent, puis sous les coups de schlague foncent vers ce qu'on leur dit être des salles de douche. Ils sont enfermés dans ces pièces hermétiquement closes où sont déversés des cristaux de Zyklon-B qui les asphyxient en quelques minutes dans d'atroces souffrances. Les «sonderkommandos», des déportés régulièrement éliminés, vident les chambres à gaz puis brûlent les cadavres après avoir récupéré les dents en argent ou or, métaux précieux qui doivent servir au grand Reich. Ce meurtre industriel d'enfants, de femmes, d'hommes, reste sans image, à part des dessins de déportés, quelques photos éloignées prises par un SS et, clandestinement, par les prisonniers des Sonderkommandos. Certains d'entre eux ont réussi à tenir des journaux qui ont été enterrés et retrouvés.

## Quand a-t-on connu la vérité?

Les Allemands ont tenté de cacher la réalité de l'extermination. Ils parlaient de «camps de travail», ne donnaient aucun ordre écrit, camouflaient les chambres à gaz. A ce propos, le discours de Himmler le 4 octobre 1943 est fort instructif :

*Extrait du discours de Heinrich Himmler le 4 octobre 1943 devant des généraux de la SS à Posen.*

«Je veux ici, entre nous, évoquer en toute franchise un sujet particulièrement grave. Il faut que cela soit discuté une fois entre nous et, malgré cela, nous n'en parlerons jamais en public. De la même manière que, le 30 juin 1934, nous n'avons pas hésité un seul instant à remplir le devoir ordonné, et à mettre contre le mur des camarades qui avaient failli et à les fusiller, de même nous n'en avons jamais parlé et nous n'en parlerons pas. C'était là une chose qui allait de soi et qui, Dieu merci, vit en nous, ce tact qui a fait que nous ne nous en sommes jamais entretenus entre nous, que nous n'en avons jamais parlé. Cela a fait frémir chacun et, cependant, chacun était parfaitement clair sur le fait qu'il le referait si cela était ordonné et si cela était nécessaire.

Je veux parler à présent de l'évacuation des juifs, de l'extirpation du peuple juif. Cela relève des choses dont on parle à son aise. — "Le peuple juif est en train d'être extirpé" dit chaque membre du Parti, "tout est clair, ça fait partie de notre programme, élimination des juifs, extirpation, on s'en occupe." Et puis, ils viennent tous, les 80 millions de braves Allemands, et chacun a son juif convenable. C'est clair, les autres sont des porcs, mais celui-là, c'est un juif de première qualité. De tous ceux qui parlent ainsi, pas un n'en a été le spectateur, pas un n'y a participé. Parmi vous, la plupart sauront ce que c'est quand 100 cadavres gisent ensemble, quand 500 gisent là, ou quand 1 000 gisent là. Avoir tenu sans relâche, et — mis à part les exceptions dues à la faiblesse humaine — être restés convenables, cela nous a rendus durs. C'est là une page de gloire de notre histoire, une page qui n'a jamais été écrite et qui ne sera jamais à écrire. »

Mais, dès 1941, les organisations juives recevaient des nouvelles alarmantes de la disparition des communautés dans l'Europe occupée. Et à l'été 1942, le monde pouvait, s'il voulait, savoir. Les sources étaient multiples: d'abord le réseau de la résistance polonaise et le gouvernement polonais en exil, la Croix-Rouge, le Vatican, les évadés des camps, l'Intelligence Service britannique. Richard Lichteim, un ancien leader sioniste allemand, ne cessa d'informer Jérusalem, Londres et New York sur le sort des juifs à l'Est. Ainsi, dans un télégramme du 15 août 1942, il annonce qu'«à la fin de la guerre, il n'y aura plus de juifs en vie sur le continent européen». Au mois d'août aussi, le représentant du Congrès juif mondial à Genève, Gerhart Riegner, envoie un télégramme au bureau de Londres, télégramme qui est transmis aux autorités anglaises et américaines: «Reçu un rapport alarmant qu'au QG du Führer, un plan a été discuté et continue d'être examiné pour que tous les juifs des pays occupés ou contrôlés par l'Allemagne, de 3,5 à 4 millions, soient, après déportation et concentration à l'Est, exterminés d'un coup, pour résoudre une fois pour toutes la question juive.» Quant à la vérité sur Auschwitz, elle est connue dans ses moindres détails par des évadés du camp.

## Pourquoi les Alliés n'ont-ils pas bombardé Auschwitz?

Ils savaient mais n'y croyaient pas. Les organisations juives elles-mêmes préféraient ne pas rendre publiques les nouvelles de massacres par gaz et de cadavres brûlés dans des crématoires, pour ne pas créer de panique. Parce que les responsables juifs, comme les autres, n'arrivaient pas à imaginer la disparition de tout un peuple. Au mois de juillet 1944, quand les évadés racontent la vérité d'Auschwitz, les leaders des organisations juives et sionistes se décident enfin à faire pression sur les gouvernements alliés. Ils interviennent auprès de Roosevelt et Churchill. Mais les fonctionnaires des Affaires étrangères et les

commandants militaires refusent catégoriquement de bombarder Auschwitz. De nombreux ouvrages ont décrit l'«abandon des juifs», accusant les responsables américains et anglais d'avoir laissé mourir 150.000 juifs qui ont été gazés de juillet à novembre 1944, et auraient pu être encore sauvés si les voies ferrées menant à Auschwitz avaient été bombardées. Les bombardiers américains ont en effet survolé le camp pour atteindre une cible à proximité, l'usine de raffinerie de pétrole. La justification officielle de cet abandon est résumée par le ministre de la Guerre américain, John McCloy: «Le meilleur moyen d'aider ces gens, c'est de gagner la guerre.» Les historiens soulignent aussi que les leaders juifs hésitaient à réclamer le bombardement du camp, craignant que les bombes n'atteignent que les déportés. Les dirigeants de l'Agence juive à Jérusalem avaient d'ailleurs voté contre l'idée de demander le bombardement du camp.

### **Que savaient les Français et quelle était leur attitude face à l'extermination des juifs ?**

A partir du 27 septembre 1940, chaque préfecture établit, à la demande des autorités allemandes, un fichier des juifs en zone occupée. Le 3 octobre, le premier statut des juifs est promulgué par le gouvernement de Vichy. Il est valable pour les deux zones. Toute personne juive – c'est-à-dire «issue de trois grands-parents de race juive ou de deux grands-parents de la même race, si son conjoint lui-même est juif» – est exclue de la fonction publique, de la presse et du cinéma. Les préfets sont autorisés à interner les «étrangers de race juive». Les cartes d'identité doivent porter la mention «juif» et les commerces, l'inscription «entreprise juive».

Le 29 mars 1941, le Commissariat général aux Questions juives est créé. Le 2 juin, un deuxième statut des juifs est adopté: le recensement des juifs est rendu obligatoire sur tout le territoire. Ils sont exclus des professions libérales, commerciales et industrielles. En zone occupée, ils n'ont pas le droit de posséder une radio, d'avoir le téléphone, de sortir de chez eux après 20 heures. En juillet, les biens juifs sont liquidés et placés sous contrôle d'administrateurs non juifs.

Le camp de Drancy est ouvert le 20 août 1941. Le premier convoi pour Auschwitz en part le 27 mars 1942. Le 28 mai 1942, une ordonnance allemande oblige les juifs âgés de plus de 6 ans à porter l'étoile jaune.

Le 2 juillet 1942, René Bousquet, secrétaire général de la police, et Karl Oberg, chef des SS en France, mettent au point les modalités de leur collaboration. En échange d'une reconnaissance formelle de l'indépendance de la police française, Bousquet se déclare prêt à faire arrêter les juifs étrangers dans toute la France. Cet engagement, approuvé par Laval le 3 juillet, débouchera sur de grandes rafles, dont celle des 16 et 17 juillet 1942 à Paris (rafle du Vel' d'Hiv'), où sont arrêtées 12 884 personnes, dont 4 000 enfants. Laval, qui ne voulait pas s'encombrer de soucis, insista auprès de Berlin pour qu'on embarque les enfants avec les parents.

### **Que savaient les Polonais et quelle était leur attitude face à l'extermination des juifs ?**

C'est sur le territoire polonais administré par les nazis que les camps d'extermination ont été installés. Et, sur 3,3 millions de Juifs polonais, 2,9 millions ont été exterminés. Face à ce désastre, quel fut le comportement de la population ?

A la veille de la guerre, la Pologne comptait 3,3 millions de Juifs : ils résidaient pour la plupart dans les villes et constituaient la plus importante communauté d'Europe ; 30 % des habitants des cinq plus grandes agglomérations (Varsovie, Lodz, Vilno, Cracovie et Lvov) étaient juifs et, à elles seules, ces villes regroupaient le quart de la population juive. La vie culturelle, sociale et politique des Juifs était florissante, d'autant que ceux-ci étaient établis en Pologne depuis des siècles. Mais l'antisémitisme allait croissant, dans un pays composé, pour un tiers de sa population, de minorités nationales, avec lesquelles les relations avaient été souvent tendues ; de nombreux Juifs préféraient émigrer.

Au lendemain de la guerre, seuls 400 000 Juifs de Pologne ont survécu; 220 000- 250 000 d'entre eux s'étaient réfugiés en Union soviétique au début du conflit ; entre 50 000 et 80 000 (voire 100 000, selon les estimations) sont restés en Pologne durant celui-ci. C'est donc plus de 90% de la population juive qui a été décimée.

Il est vrai que l'occupation allemande fut particulièrement cruelle et destructrice pour l'ensemble du pays. Les dirigeants du Reich ont souvent indiqué qu'ils entendaient réduire les Polonais à une main-d'oeuvre de réserve docile, au service de l'Allemagne. Ils firent disparaître l'État polonais, aidés par les armées soviétiques qui envahirent l'est du pays le 17 septembre 1939 (à la suite du pacte germano-soviétique).

Ils n'essayèrent pas de trouver en Pologne, comme dans les autres territoires qu'ils occupèrent, des élites collaboratrices. Au contraire, dès le début de la guerre ils s'employèrent à assassiner massivement hommes politiques, prêtres; enseignants, écrivains. Les établissements d'enseignement supérieur et les lycées furent fermés. On estime à 52 000 les victimes de cette action d'éradication des élites.

De nombreux Polonais furent envoyés dans des camps de concentration situés en Allemagne ou en Pologne. A la suite de multiples rafles, plus d'un million de Polonais furent soumis à des travaux forcés en Allemagne. Dans le pays même, les destructions furent parmi les plus importantes d'Europe ; Varsovie fut rasée à la suite de l'insurrection d'août-septembre 1944.

Le chiffre total des victimes a longtemps été évalué à 6 millions, dont 2,6 millions de Polonais non Juifs et 3,2 millions de Juifs. Le chiffre de 2,6 millions est actuellement soumis à révision par certains historiens polonais : Czeslaw Luczak estime ainsi à 1,5 million les pertes polonaises dues à l'occupation nazie et à 500 000 celles consécutives aux fusillades et aux déportations perpétrées par l'Armée rouge.

La société polonaise fut soumise pendant la guerre à une violence meurtrière sans égale. D'autant que c'est sur son sol que furent installés les camps d'extermination (Auschwitz, Treblinka, Majdanek, Chelmno, Belzec, Sobibor), certains camps de concentration (Auschwitz et Majdanek, Stuthoff, Plasow), des prisons tristement célèbres (Pawiak à Varsovie).

Dans ce contexte, apprécier les attitudes polonaises à l'égard de l'extermination des Juifs relève d'un exercice complexe (cela n'est d'ailleurs pas propre à la Pologne). Certains font valoir que, parmi les Justes (honorés par l'État hébreu pour avoir sauvé des Juifs), le groupe des Polonais est le plus nombreux (6600). D'autres, au contraire, rappellent que le nombre de Juifs sauvés par rapport à la population juive de Pologne avant guerre est l'un des plus faibles des pays occupés par l'Allemagne.

Un fait est indéniable : en Pologne, l'antisémitisme s'est développé pendant la guerre. Il faut distinguer ici plusieurs formes d'antisémitisme. Tout d'abord un antisémitisme politique largement consécutif à celui des années 1930.

Pour en prendre la mesure, on peut se reporter aux documents provenant de l'État polonais clandestin, l'un des mouvements de Résistance les plus puissants d'Europe. Il était constitué du gouvernement polonais exilé à Londres et de sa représentation en Pologne (*Delegatura rządu* - Délégation du gouvernement), divisée en une branche militaire (*Armia Krajowa*) et une branche civile (*Kierownictwo Walki Cywilnej*, direction de la lutte civile). Les partis politiques qui existaient avant la guerre étaient entrés dans la clandestinité et, à l'exception des communistes, se trouvaient représentés auprès des autorités de la Résistance polonaise et s'exprimaient dans leur presse : jusqu'à 2000 publications ont été recensées, illustrant l'ensemble des courants. On dispose ainsi d'une vision large des pensées et options des élites politiques dans la Pologne occupée.

La majorité des groupements politiques ne souhaitait pas maintenir la présence des minorités nationales à l'identique. Concernant les Juifs, l'hostilité dominait et la volonté de les voir émigrer après la guerre. En 1943, alors que la plupart des Juifs polonais avaient été assassinés, les forces politiques majoritaires (droite nationaliste, démocrates-chrétiens, Parti paysan, etc.), à l'exception des partis de gauche (socialistes, communistes, syndicalistes), continuaient à souhaiter voir la population juive quitter la Pologne.

Significatif est à cet égard le mémoire rédigé en 1943 par Roman Knoll, qui dirigeait le département des Affaires étrangères à la *Delegatura*. Il y estimait qu'il fallait encore compter avec la présence de 1 à 2 millions de Juifs après la guerre. « *Bien que domine la compassion chrétienne pour les Juifs martyrisés, écrivait-il, leur retour vers les lieux de résidence et ateliers est complètement exclu, même en nombre considérablement réduit [et] serait ressenti par la population non comme une restitution, mais comme une invasion, contre laquelle elle se défendrait même physiquement.* »

Eneffet, si les occupants allemands s'étaient emparés, pour leur compte, des principales usines, commerces et résidences des propriétaires juifs, des Polonais, nombreux, avaient pu mettre la main sur des boutiques, échoppes, ateliers, maisons ayant appartenu aux Juifs. La politique nazie avait permis que se réalise ainsi l'un des leitmotivs de la droite nationaliste polonaise avant la guerre : éliminer les Juifs de l'économie. Ce « *problème politique et éthique purement polonais* », comme l'écrivait l'un des agents de liaison à Londres à la fin de l'année 1942, alimentait l'hostilité à l'égard des Juifs.

Dans leurs rapports envoyés au gouvernement de Londres, ces agents de liaison, disséminés dans la Pologne occupée, firent très tôt état d'un antisémitisme répandu au sein de la société. Parmi eux, Jan Karski est resté célèbre pour avoir pu entrer dans le ghetto de Varsovie et témoigner au monde, en novembre 1942, de ce qu'il y avait vu. Dans un rapport rédigé en 1940, il décrit les relations entre Juifs et Polonais : « *Leur attitude [des Polonais] est en général inflexible, souvent sans pitié. Ils profitent dans une grande mesure des droits que leur procure la nouvelle situation.* » Le général Grot-Rowecki, chef de l'*Armia Krajowa*, dresse le même constat dans un télégramme envoyé à Londres le 25 septembre 1941.

Dans le journal qu'il tient durant toute l'Occupation - une source rare -, le Dr Zygmunt Klukowski (témoin au procès de Nuremberg) témoigne du comportement d'une partie de la population de sa ville, Szczepieszyn (Pologne centrale), lorsque les Allemands commencèrent à y pourchasser et à y assassiner les Juifs : tandis que des paysans polonais attendaient que le massacre fût achevé pour piller les maisons juives, certains y participaient. « *En général, un étrange ensauvagement s'est installé à l'égard des Juifs, écrit l'auteur. Une sorte de psychose a envouté les gens qui ne voient pas l'homme dans le Juif mais le considèrent comme animal nuisible qu'il faut détruire par tous les moyens.* » Cet antisémitisme « à la base » est resté dans la mémoire des Juifs rescapés, qui l'ont consigné dans les *Livres du souvenir*.

Davantage : on peut poser la question d'une coresponsabilité polonaise dans le génocide des Juifs. L'historien Jan Gross a ainsi raconté dans un livre traduit en France en 2002 et intitulé *Les Voisins* (Fayard) comment la population juive de Jedwabne (petite ville située dans l'est du pays et qui s'est trouvée sous domination soviétique puis allemande) a été massacrée par ses voisins polonais : entre 900 et 1600 hommes, femmes et enfants furent brûlés vifs dans une grange le 10 juillet 1941. Cette révélation a donné lieu en 2001-2002 à un grand débat en Pologne et à un acte de repentance des plus hautes autorités de l'État : le président de la République polonaise, Aleksander Kwasniewski, s'est rendu le 10 juillet 2001 à Jedwabne et y a prononcé un discours de pardon, tandis que l'Église faisait dire une messe d'expiation. Les historiens polonais ont depuis engagé des recherches sur la région de Jedwabne qui montrent que de tels actes ne furent pas isolés.

Cette violence mêlait l'antijudaïsme chrétien traditionnel, l'antisémitisme politico-économique des années 1930, et l'entreprise criminelle de l'antisémitisme nazi. Elle fut également alimentée par l'accueil favorable de l'occupation soviétique au sein de certains groupes juifs.

Les actes antisémites doivent également être rattachés à une dérégulation sociale due à l'occupation et à l'apparition d'un véritable banditisme. Dès l'automne 1941, le général Grot-Rowecki s'inquiétait auprès du gouvernement polonais à Londres de cette montée de la criminalité : « *La criminalité se développe, surtout la criminalité ordinaire, la délation s'est développée, des cas de collaboration criminelle avec l'occupant se sont manifestés.* »

Ce banditisme affecta tout d'abord la population juive, soumise très tôt au port de l'étoile jaune, puis enfermée dans des ghettos (des « districts juifs », selon la terminologie nazie). Des milliers de maîtres chanteurs, de *szmalcowniks* (nom devenu emblématique), se mirent alors à traquer les Juifs à la sortie des ghettos, dans la rue, dans les tramways, afin de leur extorquer de l'argent, les menaçant de les dénoncer.

On ne saura jamais combien furent exactement ces *szmalcowniks*, mais les recherches les plus récentes les évaluent à 3000-4000 pour la seule Varsovie, ville sur laquelle nous disposons des informations les plus nombreuses. Ce chiffre est négligeable si on le rapporte à la population totale de la ville, mais il est énorme quand on sait que l'impunité de ces maîtres chanteurs, qui opéraient souvent en bandes organisées, était quasi totale et qu'ils s'agglutinaient aux portes du ghetto. Il est difficile d'apprécier jusqu'à quel point la population tolérait les *szmalcowniks*. Il est en tout cas notoire que les Juifs qui quittaient les ghettos finissaient par revenir car ils s'y sentaient plus en sécurité.

Les autorités clandestines polonaises ne réagirent qu'à partir du printemps 1943 à ce phénomène : elles le dénoncèrent alors comme une forme de collaboration avec l'occupant. Les premières sentences et exécutions, à la fin de 1943, concernèrent surtout les individus qui cumulaient la pratique du chantage et le noyautage de la Résistance polonaise au profit des Allemands.

Ces différentes formes d'antisémitisme ne doivent pas masquer les efforts entrepris par de nombreux Polonais pour secourir les Juifs.

Tout d'abord, ce fut par la Résistance polonaise et le gouvernement de Londres que les Alliés furent informés du génocide des Juifs. Dès juin 1942, le général Sikorski, chef de l'État polonais en exil, alertait les gouvernements alliés sur l'étendue des crimes commis dans des lieux aussi différents que Lublin, Vilnius, Lvov, Stanislawow, Rzeszow et Miechow: «*L'extermination de la population juive prend des proportions incroyables* », affirmait sa dépêche. Les autorités polonaises furent parmi les premières à prendre conscience que ces exécutions de masse étaient sans équivalent. Elles rapportaient que des trains entiers étaient envoyés vers les camps de Treblinka, Sobibor et Belzec - appelés déjà en 1942 « camps de la mort »-; que plus d'un million de Juifs polonais avaient été tués à l'été 1942, notamment par l'usage de gaz. Elles s'étonnaient des lenteurs des Alliés pour comprendre l'événement et le combattre.

Concernant le camp d'Auschwitz, la Résistance polonaise signala dès le 15 novembre 1942 que des dizaines de milliers de Juifs et de prisonniers de guerre soviétiques étaient acheminés « *afin d'y être exterminés dans des chambres à gaz* ». Un rapport émanant en mai 1943 des services de renseignements polonais et parvenu à Washington indiquait que le nombre total des victimes à Auschwitz-Birkenau s'élevait en décembre 1942 à 65 000 Polonais, 26 000 prisonniers de guerre soviétiques et 520 000 Juifs.

Mentionnons également l'organisation qui concourut à sauver le plus de Juifs en Pologne : le Conseil d'aide aux Juifs (appelé « *Zegota* »). Né en septembre 1942, après la déportation vers Treblinka de 300 000 Juifs de Varsovie, il était soutenu par la *Delegatura*. Outre la structure établie dans la capitale, il existait deux autres Conseils, à Cracovie et à Lvov.

A sa tête se trouvaient des représentants de plusieurs partis politiques (le Parti socialiste polonais PPS-WRN, le Parti paysan, le Parti démocratique, l'Union générale des travailleurs juifs Bund et le Comité national juif). La Direction de la lutte civile de l'État polonais clandestin pouvait ainsi déclarer le 16 septembre 1942: « *Au nom de toute la société polonaise, nous protestons contre le crime commis contre les Juifs. Dans cette protestation sont associés tous /es groupements politiques et sociaux polonais.* »

Se manifestait en effet chez certains groupes politiques, catholiques en particulier, une conduite schizophrénique : d'un côté on maintenait le refus d'une présence des Juifs dans la Pologne d'après-guerre, d'un autre on proclamait qu'il fallait les secourir ; la dimension du crime en train d'être perpétré exigeait que la Pologne ne fût aucunement associée. Telle était la posture de l'écrivain catholique Zofia Kossak, l'une des fondatrices de Zegota, dont le mouvement Front Odrodzenia Polski (« Front de renaissance de la Pologne ») affirmait en août 1942 : « *On n'a pas le droit de rester passif devant le crime. Qui demeure silencieux devant le crime devient complice de l'assassin. Qui ne condamne pas, acquiesce.* »

Zegota s'était donné pour tâche d'aider les Juifs à trouver des papiers, de l'argent, des logements. On estime que 4000 personnes furent ainsi aidées jusqu'en 1944 et que des dizaines de milliers de papiers « aryens » furent distribués. Une attention particulière

fut portée au sauvetage des enfants, qui purent être cachés dans des familles polonaises, des orphelinats, des couvents. En 2003, le président de la République polonaise accorda la plus haute distinction de son pays à une Juste parmi les nations, Irène Sendler qui, oeuvrant dans le cadre de Zegota et de ses réseaux d'entraide, avait réussi à sauver 2500 enfants du ghetto de Varsovie. « *Il faut se souvenir et toujours rappeler, écrit Irène Sendler, que, de toutes les formes de clandestinité en Pologne, l'aide aux Juifs était des plus difficiles et des plus dangereuses.* »

En effet, depuis le 15 octobre 1941, tout geste de solidarité à l'égard d'un Juif était passible de la peine de mort, mesure qui, dans l'Europe occupée par l'Allemagne nazie, ne fut promulguée et appliquée que sur le sol polonais. De même qu'y fut appliqué, pour l'aide apportée à un Juif, le principe de responsabilité collective. Le chiffre de celles et ceux qui perdirent la vie pour avoir tenté d'aider un Juif est estimé à 900 personnes.

L'Église de Pologne, quoique héritière, dans une large mesure, des mêmes options idéologiques que les partis nationalistes et malgré une attitude peu favorable aux Juifs (Emmanuel Ringelblum, l'archiviste du ghetto de Varsovie, parle de son « *indifférence* »), organisa néanmoins des réseaux de sauvetage. Elle secourut en particulier des enfants (sur les 2500 enfants rescapés du ghetto de Varsovie évoqués plus haut, 500 furent cachés dans des établissements catholiques tenus notamment par des religieuses) ainsi que des Juifs convertis au catholicisme, leur procurant de faux actes de baptême.

Quant au petit nombre de Juifs qui réussit à survivre dans la Pologne occupée, souvent sous une fausse identité, ils répondaient en général aux caractéristiques suivantes : bien maîtriser la langue polonaise, avoir l'air « aryen » et disposer de ressources. La masse yiddishophone, elle, misérable et souvent repliée dans des *shtetls*, n'avait guère de chances de survie.

Et ne survécut pas.

Jean-Charles Szurek, *L'Histoire*, Le dossier Auschwitz, janvier 2005, p.44-47

### III. Témoignages sur Auschwitz-Birkenau

#### A. Les bourreaux

##### Document 8 : Le commandant du camp parle

Je dirigeai Auschwitz jusqu'au 1er décembre 1943 et estime qu'au moins deux millions cinq cent mille victimes furent exécutées et exterminées par le gaz, puis incinérées ; un demi-million au moins moururent de faim ou de maladie, soit un chiffre minimum de trois millions de morts. Ce qui représente environ 70 à 80 % de tous les déportés envoyés à Auschwitz. Les autres furent sélectionnés et employés au travail forcé dans les industries dépendant du camp. [...]

À Auschwitz, deux médecins SS examinaient les arrivages de transports de prisonniers. Les prisonniers devaient passer devant l'un de ces médecins qui, à l'aide d'un signe, faisait connaître sa décision. Ceux qui étaient jugés aptes au travail étaient envoyés dans le camp<sup>1</sup> ; les autres, dirigés sur les lieux d'extermination. Les enfants en bas âge étaient exterminés sans exception, puisque du fait de leur âge, ils étaient incapables de travailler [...]. À Auschwitz nous nous efforçâmes de faire croire aux victimes qu'elles allaient subir une désinfection. Fréquemment les femmes cachaient leurs enfants sous leurs vêtements, mais dès que nous les découvrions, nous envoyions ces enfants dans les chambres à gaz. [...] Ce qui importait avant tout, c'était de maintenir un calme aussi complet que possible pendant toute l'opération de l'arrivée et du déshabillage. Surtout pas de cris, pas d'agitation !

Dans cette ambiance inhabituelle, les enfants en bas âge se mettaient en général à pleurnicher. Mais, après avoir été consolés par leur mère ou par les hommes du commando, ils se calmaient et s'en allaient vers les chambres à gaz, en jouant ou en se taquinant, un joujou dans les bras.

J'ai parfois observé des femmes déjà conscientes de leur destin qui, une peur mortelle dans le regard, retrouvaient encore la force de plaisanter avec leurs enfants et de les rassurer. Lune d'elles s'approcha de moi en passant et chuchota, en me montrant les quatre enfants qui se tenaient gentiment par la main : "Comment pouvez-vous prendre la décision de tuer ces beaux petits enfants ? Vous n'avez donc pas de cœur ?" [...]

La solution définitive de la question juive signifiait l'extermination de tous les Juifs d'Europe. En juin 1941, je reçus l'ordre d'organiser l'extermination à Auschwitz. Je me rendis à Treblinka pour étudier les méthodes d'extermination. Le commandant du camp me dit qu'il avait éliminé quatre-vingt mille détenus en six mois. Il s'occupait surtout des Juifs du ghetto de Varsovie. Il utilisait l'oxyde de carbone. Mais ses méthodes ne lui paraissaient pas très efficaces.

Aussi, quand, j'aménageai le bâtiment d'extermination d'Auschwitz, je choisis le «Zyklon B», acide prussique cristallisé, que nous faisons tomber dans une chambre de mort par un petit orifice. Selon les conditions atmosphériques, le gaz mettait de trois à quinze minutes pour faire effet. Nous savions que les victimes étaient mortes lorsqu'elles cessaient de crier. Nous attendions alors une demi-heure avant d'ouvrir les portes et de sortir les cadavres. Nos groupes spécialisés leur retiraient alors bagues, alliances ou dents en or.

Nous apportâmes également une amélioration par rapport à Treblinka en aménageant des chambres à gaz pouvant contenir deux mille personnes à la fois, alors qu'à Treblinka leurs 10 chambres à gaz n'en contenaient chacune que deux cents. [...]

1. Ils travaillaient jusqu'au moment où, devenus trop fragiles à cause des privations, ils étaient « sélectionnés » pour la chambre à gaz.

R. HOESS, *Le commandant d'Auschwitz parle*, La Découverte, 1995. (D'après les dépositions du commandant du camp d'Auschwitz [mai 1940 à décembre 1943] au procès de Nuremberg en avril 1946).

#### B. Les victimes

##### Document 9 : Les « naufragés » morts dans les camps

*Georgy Halpern, 8 ans, arrêté par Barbie, gazé à Auschwitz : la vie fauchée des enfants d'Izieu*

La première photo a été prise à Vienne, en Autriche, en 1936. Georgy a 6 mois. Il est dans les bras de sa maman. Trois ans plus tard, le même petit garçon sourit à l'objectif de son papa. Il porte une culotte à bretelles, à la mode autrichienne. On est en 1939. Georgy vit maintenant en France, et la guerre va bientôt éclater. Après, les adresses inscrites au dos des documents n'arrêtent pas de changer: 1941, photo de Georgy tenant la main d'un camarade dans le parc du château de Chaumont, à Mainsat, Creuse; 1942, dessin de Georgy pour sa maman, fait à Lodève, Hérault; 1943, Georgy à Montpellier; 1943, Georgy à Izieu, dans l'Ain, avec un groupe d'enfants. C'est l'une des dernières images que l'on a de lui. De son sourire et de ses yeux rieurs.

Ces documents, les parents de Georgy les ont soigneusement conservés dans une petite boîte en carton. N'ayant jamais pu admettre le massacre de leur unique enfant, ils ont pendant des années publié des avis de recherche dans le monde entier. A leur mort à Haïfa, en Israël, en 1989, Serge Klarsfeld, le «tombeur» de Barbie, la récupérera in extremis, juste avant que des ouvriers qui faisaient des travaux ne la jettent. «Georgy, c'est un peu moi», dit celui qui, avec «le Mémorial des enfants juifs déportés de France», s'est fixé la mission de donner un visage aux 11000 enfants juifs raflés sur le sol français de 1942 à 1944, le plus souvent avec l'aide de la police de Vichy. Moins de 100 sont revenus.

La boîte est sur le bureau. Une fois encore, Serge Klarsfeld l'ouvre. Il y a là l'itinéraire, de Vienne à Auschwitz, d'un enfant qui, parce qu'il était juif, n'a pas trouvé dans une Europe devenue démente un seul endroit, si petit, si caché soit-il, qui lui aurait assuré la vie sauve.

Julius Halpern, le père de Georgy, est né le 6 juin 1905, à Lemberg, en Pologne. A Vienne, où il est dentiste, il rencontre Sérafine Friedmann. Ils se marient le 18 août 1929. Georgy naît le 30 octobre 1935. En mars 1938, c'est l'Anschluss: Hitler envahit l'Autriche, et le pays ratifie massivement son rattachement à l'Allemagne. Les Halpern n'ont peut-être pas lu «Mein Kampf», mais ils savent vite à quoi s'en tenir. En moins d'un an, 60000 juifs fuient l'Autriche. Julius et Sérafine décident de s'installer à Paris, en France. Au pays des droits de l'homme...

Mais l'histoire est à leurs trousses. Elle ne les lâchera plus. Aujourd'hui, il est difficile de reconstituer les périples de ces vies massacrées. Sérafine aurait pu donner des précisions, mais le chagrin l'écrasait. «J'aurais aimé vous parler, écrit-elle en 1986 à Beate Klarsfeld, qui lui a rendu visite en Israël. Mais comme vous avez vu, c'était impossible. Chaque fois que le sujet est Georgy, je ressens un craquement dans mon cœur et je ne peux plus prononcer un seul mot.»

A quoi bon des dates, d'ailleurs? On les connaît. Dès l'automne 1939, les Halpern sont internés, comme toutes les familles allemandes et autrichiennes. Leur tort: être citoyens d'un pays ennemi – qui les a chassés. En octobre 1940, le statut des juifs instauré par Vichy autorise les préfets à interner les «étrangers de race juive». Les Halpern se retrouvent avec Georgy dans le camp de Rivesaltes, près de Perpignan. Quatre hectares balayés par le vent, plantés de baraques insalubres où s'entassaient des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants affamés. Rivesaltes, comme Gurs (Pyrénées-Atlantiques) et Les Milles (Bouches-du-Rhône), deviendra l'antichambre de Drancy et d'Auschwitz quand, en juillet 1942, Vichy s'engage à livrer à l'occupant 10000 juifs de la zone libre. Laval, qui ne veut pas s'encombrer de soucis, insiste auprès de Berlin pour qu'on embarque les enfants avec les parents.

Comment les Halpern réussissent-ils, à ce moment-là, à échapper à la déportation? Sans doute ont-ils déjà quitté Rivesaltes. On sait que Julius a été intégré à un groupement de travailleurs étrangers (GTE) et que Sérafine, malade, a été envoyée au sanatorium de l'Espérance, à Hauteville, Ain. Quant à Georgy, on a l'attestation de sa libération, en date du 11 novembre 1942. Ce jour-là, Sabine Zlatin, infirmière de la Croix-Rouge qui, dans quelques mois, va créer la Maison d'Izieu, réussit à faire sortir 12 enfants de l'enfer.

Commence une période d'errance. Georgy change de lieu de résidence au gré des menaces que les Allemands, qui désormais occupent aussi la zone sud, font peser sur les homes de l'Œuvre de Secours aux Enfants, l'OSE (voir encadré). Mais qu'importe... Il est libre maintenant: il court dans les champs, fait de la bicyclette, va se baigner. Surtout, il a encore ses parents, lui. Un papa et une maman, c'est beaucoup en 1942 pour un enfant juif. Il sait où ils sont. Il peut leur écrire, leur envoyer des dessins, les couvrir de millions de baisers, leur demander de lui envoyer des «culottes et des chaussettes». Un jour, il va même, avec Julius, visiter Sérafine à Hauteville.

A Izieu, où il arrive en mai 1943 avec une vingtaine d'enfants regroupés par Sabine et Miron Zlatin, Georgy est le seul qui reçoit des lettres de ses deux parents. Les autres font des cauchemars. Ou plus rarement des rêves, comme Liliane Gerenstein, 10 ans. «Faites revenir mes parents, écrit-elle à Dieu, en mars 1944. Mes pauvres parents, protégez-les (encore plus que moi-même) que je les revois le plus tôt possible, faites-les revivre encore une fois.» Les parents de Liliane sont déportés le 20 novembre 1943.

Mais Liliane, comme Georgy, comme Arnold ou Théo, les deux grands de la colonie, comme le docteur Suzanne Reifman... oui, ces 44 enfants et ces 7 adultes réfugiés à Izieu, en ce printemps 1944, peuvent encore être sauvés. Il ne reste plus que quelques mois à tenir avant la fin de la guerre. Qui aurait l'idée d'aller les traquer dans cet endroit isolé, au fin fond de l'Ain, de les arracher à cette belle maison plantée au-dessus du Rhône où l'on rit, où l'on fait des confitures et des dictées, où, un soir de Noël, les enfants ont joué une saynète pour le sous-préfet Wiltzer, qui, de la ville voisine de Belley, veille sur eux, jusqu'à sa mutation en mars 1944? Qui? Klaus Barbie, chef de la Gestapo de Lyon, le 6 avril 1944, à 9 heures du matin avec des soldats de la Wehrmacht.

Ce jour-là, Sérafine a écrit à son fils. La lettre lui est revenue le 10: «Le destinataire n'a pu être atteint.» A cette date, Georgy est déjà à Drancy. Trois jours plus tard, avec 34 autres enfants et 4 éducatrices d'Izieu, il monte dans le convoi 71, destination: Auschwitz. Il est gazé dès son arrivée.

Christine Mital, *le Nouvel Observateur*, semaine du jeudi 13 janvier 2005 - n°2097

N. B. Serge Klarsfeld a consacré un livre particulier à Georgy Halpern, intitulé «Georgy. Un des 44 enfants de la Maison d'Izieu» (association les Fils et Filles des Déportés juifs de France, 32, rue La Boétie, Paris-8e).

Il faudrait aussi pouvoir lire «le Voyage sans retour des enfants d'Izieu», par Catherine Chaine (Gallimard, 1994).

## **Document 10 : Ils sont morts dans les camps mais ont laissé des témoignages**

« Affectés aux Sonderkommandos, qui faisaient fonctionner les crématoires, quelque 2 000 déportés, presque tous disparus, ont été en prise directe avec la machinerie meurtrière d'Auschwitz. C'est un douloureux paradoxe de la mémoire du judéocide: les témoignages les plus directs sur le fonctionnement des installations d'Auschwitz [...] proviennent de quelques déportés, membres des Sonderkommandos chargés du fonctionnement des crématoires de Birkenau, qui ont réussi à enterrer des manuscrits désespérés, dont certains ont été retrouvés après la libération du camp.

Les nazis, qui avaient constaté que l'exercice routinier de la mort affectait beaucoup de leurs hommes, avaient cherché à les éloigner du geste même du crime, au point de le déréaliser. D'abord par le recours à la ruse de l'assassinat par le gaz. Ensuite en confiant la prise en charge des suppliciés et la destruction de leurs cadavres à d'autres déportés, affectés à des Sonderkommandos («commando spécial») bénéficiant d'un statut très particulier. Composés principalement de Juifs et de quelques prisonniers soviétiques, ils étaient chargés de faire entrer les victimes dans les locaux de déshabillage et de gazage, d'en retirer ensuite les cadavres, de les dépouiller de leurs cheveux et dents en or, de les mettre dans les fours et de faire



disparaître les cendres. Leur fonction durait rarement longtemps: être affecté au Sonderkommando signifiait souvent être condamné à disparaître avec ses secrets au bout de quelques semaines ou de quelques mois de labeur. Les historiens estiment qu'en deux ans environ 2 000 hommes participèrent ainsi à ces Sonderkommandos dont les effectifs, fluctuant selon les besoins, ne dépassaient pas quelques centaines de prisonniers.

Ces hommes, sélectionnés pour leurs bonnes conditions physiques, bénéficiaient d'un traitement particulier. Isolés du reste du camp, ils vivaient en permanence dans l'enceinte close des bâtiments des crématoires, dans des conditions exceptionnelles (lits, chauffage, nourriture abondante, vêtements), se relayant par périodes de douze heures de «travail» et de douze heures de repos.

Plusieurs de ces hommes, contraints à vivre sur la scène du meurtre, mais dont les «priviléges» leur permettaient d'écrire et d'avoir du papier, ont voulu laisser un témoignage. Des textes ont ainsi été retrouvés entre 1945 et 1980, enfouis dans le sol autour des crématoires: celui de Haïm Herman (en français) en février 1945, le premier de Zalmen Gradowski (en yiddish) en mars 1945 et le second peu après, celui de Lejb Langfus (en yiddish) en avril 1945, ceux de Zalmen Lewental (en yiddish) en juillet 1961 et octobre 1962, et celui de Marcel Nadsari (en grec) en octobre 1980 [...]

Ces écrits constatent eux-mêmes la diversité des comportements humains face à l'enfer, entre ceux qui s'habituent, ceux qui se suicident, ceux qui veulent à tout prix laisser un témoignage et ceux qui essaient de se révolter. Ces sont parfois les mêmes, comme Zalmen Gradowski et Zalmen Lewental. Car, on l'oublie trop souvent et c'est une grande injustice à l'égard de leur mémoire, les membres du Sonderkommando furent les seuls détenus du camp à se soulever. C'est d'ailleurs un épisode historique douloureux qui n'a été connu que grâce à ces documents: les membres du Sonderkommando avaient conçu ce soulèvement en 1944 avec les prisonniers politiques d'Auschwitz, en relation avec la Résistance polonaise. Laquelle remettra systématiquement la date prévue pour l'insurrection générale dans l'attente de l'avancée de l'Armée rouge. Le texte poignant de Zalmen Lewental exprime cette divergence d'intérêts entre la Résistance extérieure et le désir des membres du Sonderkommando, confrontés à la perspective de leur mort d'un jour à l'autre, d'en finir au plus vite. Avec un sentiment de trahison et d'abandon, c'est finalement seuls, quand les SS se mettent à décimer leurs effectifs à cause de la réduction du rythme des gazages à l'automne 1944, que les membres du Sonderkommando du crématoire V se soulèvent dans un geste désespéré. Le 7 octobre 1944, ils tuent quelques-uns de leurs gardiens et s'enfuient, mais ils seront massacrés, retranchés dans une ferme à quelques kilomètres de Birkenau. Un détenu d'Auschwitz, témoin du 7 octobre hors de la zone des crématoires, dira plus tard : «*On a eu l'impression que l'angoisse reculait, que nous avions grandi d'une tête.*»

Ces témoignages d'outre-tragédie transpirent aussi la peur obsédante que l'incroyable qu'ils vivaient ne soit pas cru, faute de preuves ou de témoins, du fait de l'effort des Allemands pour faire disparaître toute trace. «La volonté négationniste n'est pas une retombée de l'après-guerre, explique Georges Bensoussan, c'est le fait des assassins eux-mêmes, au moment où ils commettent leur crime. Le négationnisme n'est pas un à-côté de cette histoire, il est consubstantiel au génocide lui-même.» »

par Eric Conan, *L'Express* du 17/01/2005

(1) *Des voix sous la cendre. Manuscrits des Sonderkommandos d'Auschwitz-Birkenau*, présentés par Georges Bensoussan, Philippe Mesnard et Carlo Saletti. Calmann-Lévy-Mémoire de la Shoah, 396 p., 2005.

### **Extraits des notes de Zalmen Gradowski (retrouvées en 1945, lors des fouilles effectuées près du crématoire III de Birkenau par la commission d'enquête de l'armée soviétique)**

*Les parenthèses (...) indiquent les coupes de L'Express*

«Cher lecteur, j'écris ces mots aux heures de mon plus grand désespoir, je ne sais ni ne crois que je pourrai jamais relire ces lignes, après la «tempête». Qui sait si j'aurai le bonheur de pouvoir un jour révéler au monde ce profond secret que je porte en mon cœur? Qui sait si je pourrai jamais revoir un homme «libre», si je pourrai lui parler ? Il se peut que ceci, ces lignes que j'écris, soient les seuls témoins de ma vie d'autrefois. Mais je serai heureux si mes écrits te parviennent, libre citoyen du monde. Une étincelle de mon feu intérieur se propagera peut-être en toi, et tu accompliras dans la vie au moins une partie de notre volonté, tu tireras vengeance, vengeance des assassins!

Cher découvreur de ces écrits!

J'ai une prière à te faire, c'est en vérité mon essentielle raison d'écrire, que ma vie condamnée à mort trouve au moins un sens. Que mes jours infernaux, que mon lendemain sans issue atteignent leur but dans l'avenir.

Je ne te rapporte qu'une part infime, un minimum de ce qui s'est passé dans cet enfer d'Auschwitz-Birkenau. Tu pourras te faire une image de ce que fut la réalité. J'ai écrit beaucoup d'autres choses. Je pense que vous en trouverez sûrement les traces, et à partir de tout cela vous pourrez vous représenter comment ont été assassinés les enfants de notre peuple. (...)

(...) Dans la grande salle profonde, au milieu de laquelle douze piliers soutiennent la charge du bâtiment, brille maintenant une vive lumière électrique. Le long des murs, autour des piliers, des bancs avec des crochets pour les vêtements des victimes sont prêts depuis longtemps. Sur le premier pilier est cloué un écriteau, en plusieurs langues, avisant les arrivants qu'ils sont arrivés aux «bains» et qu'ils doivent ôter leurs vêtements pour les faire désinfecter.

Nous nous sommes retrouvés avec elles, et nous nous regardons, pétrifiés. Elles savent tout, comprennent tout, qu'ici ce ne sont pas des bains, que cette salle est le corridor de la mort, l'antichambre de la tombe.

La salle s'emplit sans cesse de monde. Il arrive toujours plus de camions avec de nouvelles victimes, et sans cesse la «salle» les englutit. Nous restons tous comme hébétés, incapables de leur dire un mot. Ce n'est pourtant pas la première fois.

Nous avons déjà reçu bien des transports avant elles, et pareilles scènes, nous en avons vu bien des fois. Pourtant nous nous sentons faibles, comme si nous allions défaillir, sans force, avec elles. (...)

La première question sur toutes les lèvres est pour demander si leurs hommes sont déjà venus. Chacune veut savoir si son mari, son père, son frère ou son amant est toujours en vie. Ou si leur corps traîne quelque part raide mort, si les flammes le consomment déjà et qu'il n'en reste plus trace. Et si elle-même est restée seule au monde avec son malheureux enfant, déjà orphelin. Elle a peut-être déjà perdu son père, son frère, son aimé. A quoi bon vivre en ce cas, pourquoi rester en vie ? (...)

Nous les contemplons avec compassion, car nous voyons déjà devant nos yeux une nouvelle scène, une scène d'horreur. Toutes ces vies palpitantes, ces mondes effervescent, tout ce bruit, ce tapage qui s'en dégage, dans quelques heures tout cela sera mort et figé. (...) Je me tiens ici près d'un groupe de femmes, au nombre de dix à quinze, et dans une brouette se trouveront bientôt tous ces corps, toutes ces vies, dans cette brouette de cendres. Il ne restera plus aucune trace de toutes celles qui sont ici, toutes celles-ci, qui occupaient des villes entières, qui tenaient tant de place dans le monde, seront bientôt effacées, extirpées avec leur racine - comme si elles n'étaient jamais nées. Nos cœurs sont déchirés de douleur. Nous éprouvons, nous souffrons avec elles les tourments du passage de la vie à la mort. (...)

(...) On doit durcir son cœur, étouffer toute sensibilité, éteindre tout sentiment douloureux. On doit refouler les atroces souffrances qui déferlent comme un ouragan dans tous les membres. On doit se muer en automate, ne rien voir, ne rien sentir, ne rien savoir.

Les jambes et les bras se sont mis au travail. Il y a là un groupe de camarades, répartis chacun à sa tâche. On tire, on arrache de force les cadavres hors de cet écheveau, celui-ci par un pied, celui-là par une main, comme cela se prête mieux. Il semble qu'ils vont se démembrer à force d'être tirillés en tous sens. On traîne le cadavre sur le sol de ciment glacé et souillé, et son beau corps d'albâtre poli balaie toute la saleté, toute la fange sur son passage. On saisit le corps souillé et on l'étend au-dehors, la face vers le haut. Deux yeux gelés te fixent, comme pour te demander: «Que vas-tu faire de moi, frère?» Plus d'une fois tu revois une connaissance, avec qui tu as passé quelque temps avant son entrée dans la tombe. Trois hommes se tiennent là pour préparer le corps. L'un avec une froide tenaille, qu'il enfonce dans la belle bouche à la recherche d'un trésor, d'une dent en or, et quand il la trouve, il l'arrache avec la chair. Le deuxième avec des ciseaux, il coupe les cheveux bouclés, dépouille les femmes de leur couronne. Le troisième arrache vivement les boucles d'oreilles, bien souvent tachées de sang. Et les bagues qui ne se laissent pas enlever sont arrachées à la tenaille.

A présent on peut la livrer au monte-charge. Deux hommes balancent les corps comme des bûches sur la plate-forme, et quand leur nombre atteint sept ou huit, on donne le signal d'un coup de bâton, et l'ascenseur s'élève. (...)

(...) Là-haut, près du monte-charge, se tiennent quatre hommes. Deux d'un côté, qui tirent les corps vers la « réserve ». Et deux autres qui les traînent directement vers les fours. On les étend deux à deux devant chaque bouche de four. Les petits enfants sont empilés en un grand tas sur le côté - ils sont ajoutés, jetés sur deux adultes. Les corps sont posés l'un sur l'autre sur la « civière » de fer, on ouvre la gueule de la géhenne, et on pousse la civière dans le four. Le feu de l'enfer tend ses langues comme des bras ouverts, s'empare du corps comme d'un trésor. Les cheveux prennent feu en premier. La peau se gonfle de bulles, qui crèvent au bout de quelques secondes. Les bras et les jambes se contorsionnent, veines et nerfs se tendent et font remuer les membres. Le corps s'embrase déjà tout entier, la peau s'est crevassée, la graisse coule, et tu entends le grésillement du feu ardent. Tu ne vois plus de corps, seulement une fournaise de feu infernal qui consume quelque chose en son sein. Le ventre éclate. Les intestins et entrailles en jaillissent, et en quelques minutes il n'en reste plus trace. La tête met plus de temps à brûler. Deux petites flammes bleues scintillent dans les orbites les yeux qui se consomment avec la cervelle tout au fond, et dans la bouche se calcine encore la langue. Tout le processus dure vingt minutes - et un corps, un monde, est réduit en cendres. (...)

(...) Nous avons déjà vu passer sous nos yeux des centaines de milliers de vies jeunes et robustes, au sang vigoureux, tant de transports de Russes, de Polonais et aussi de Tsiganes, qui savaient qu'on les conduisait ici à la mort, et personne n'avait jamais tenté d'opposer une résistance ou de livrer un combat, tous étaient allés comme des moutons à l'abattoir. En ces seize mois, on ne peut citer que deux exceptions. Au cours d'un transport de Bialystok, un jeune homme intrépide et courageux s'était jeté sur les gardes avec des couteaux et avait poignardé plusieurs d'entre eux avant d'être abattu dans sa fuite. Le second cas, devant lequel je m'incline avec une profonde déférence, est celui du « transport de Varsovie ». C'était un groupe de Juifs de Varsovie devenus citoyens américains, parmi eux certains nés en Amérique; tous ensemble ils devaient être transférés d'un camp d'internement en Allemagne pour la Suisse, où ils seraient placés sous l'égide de la Croix-Rouge. Mais le magnifique pouvoir hautement « civilisé », au lieu d'envoyer les citoyens américains en Suisse, les avait amenés ici au feu du crématoire. C'est alors que s'était produit cet acte de bravoure d'une héroïque jeune femme, une danseuse de Varsovie, qui avait arraché son revolver à l'Oberscharführer de la section politique d'Auschwitz, Kwakernak, et avait abattu le Rapportführer, ce bandit notoire, l'Unterscharführer Schillinger (1). Son acte avait donné des ailes à d'autres femmes courageuses, qui avaient frappé, lancé bouteilles et autres projectiles à la figure de ces bêtes sauvages et enragées, les SS en uniforme. (...)

(1) Le 23 octobre 1943 est arrivé, du KL Bergen-Belsen à Auschwitz, un transport de 1 800 Juifs polonais. Lorsque, à l'entrée de la chambre à gaz du crématoire II, les victimes, toutes des femmes, comprennent qu'elles vont être gazées, l'une d'elles réussit à saisir le revolver d'un des SS et tire sur Joseph Schillinger, qui meurt pendant son transport à l'hôpital de Katowice, et sur le SS Unterscharführer Wilhelm Emmerich, qu'elle blesse.

## **Document 11 : Les « rescapés », les survivants parlent (ou n’y arrivent pas)**

Dès 1947, Primo Levi a soutenu que la nécessité de survivre et celle de porter témoignage se situaient sur un seul et même plan : « J’ai écrit tout de suite, dès mon retour. Tout ce que j’ai vu et entendu, il fallait m’en libérer. De plus, sur le plan moral, civil et politique, témoigner était un devoir. » Mais se libérer, lui, il n’a pas réussi à le faire. Puisque lui aussi s’est suicidé. *Avec retard*. (Mais plutôt que de suicide, ne devrait-on pas plutôt parler, dans ce cas, d’assassinats *différés* ? Paul Celan, Primo Levi, Jean Améry, Bruno Bettelheim ont-ils vraiment, eux-mêmes, mis fin à leurs jours ? Ne serait-ce pas, plutôt, qu’il arrive parfois – et ne serait-ce pas la logique même ? – qu’on ne se remette jamais de la déportation ? Que celle-ci ne renvoie au monde des épargnés que des naufragés en sursis ?)

(DOSSIER « LA LITTÉRATURE ET LES CAMPS. ECRIRE APRES AUSCHWITZ . », Magazine littéraire n°438, Janvier 2005)

### 1. « Je suis revenue d’entre les morts ».

Et je suis revenue. Ainsi vous ne saviez pas, vous, qu’on revient de là-bas. On revient de là-bas et même de plus loin.

Je reviens d’un autre monde dans ce monde que je n’avais pas quitté et je ne sais lequel est vrai dites-moi suis-je revenue de l’autre monde ? Pour moi je suis encore là-bas et je meurs là-bas chaque jour un peu plus je remeure la mort de tous ceux qui sont morts et je ne sais plus lequel est vrai du monde-là ! de l’autre monde là-bas maintenant je ne sais plus quand je rêve et quand je ne rêve pas. [...]

Je suis revenue d’entre les morts et j’ai cru que cela me donnait le droit de parler aux autres et quand je me suis retrouvée en face d’eux je n’ai rien eu à leur dire parce que j’avais appris là-bas qu’on ne peut pas parler aux autres.

C. Delbo [déportée en 1943 à Auschwitz et transférée en 1944 à Ravensbrück, elle a mis 20 ans avant de pouvoir écrire sur les camps], *Une connaissance inutile*, éd. de Minuit, 1970.

### 2. La déshumanisation :

C’est dans la pratique routinière des camps d’extermination que la haine et le mépris instillés par la propagande nazie trouvent leur plein accomplissement. Là en effet, il ne s’agit plus seulement de mort, mais d’une foule de détails maniaques et symboliques, visant tous à prouver que les Juifs, les Tziganes et les Slaves ne sont que bétail, boue, ordure. Qu’on pense à l’opération de tatouage d’Auschwitz, par laquelle on marquait les hommes comme des boeufs, au voyage dans des wagons à bestiaux qu’on n’ouvrait jamais afin d’obliger les déportés (hommes, femmes, enfants !) à rester des jours entiers au milieu de leurs propres excréments, au numéro matricule à la place du nom, au fait qu’on ne distribuait pas de cuillère (alors que les entrepôts d’Auschwitz, à la libération, en contenaient des quintaux), les prisonniers étant censés laper leur soupe comme des chiens; qu’on pense enfin à l’exploitation infâme des cadavres, traités comme une quelconque matière première propre à fournir l’or des dents, les cheveux pour en faire du tissu, les cendres pour servir d’engrais, aux hommes et aux femmes ravalés au rang de cobayes sur lesquels on expérimentait des médicaments avant de les supprimer. (...)

On a inventé au cours des siècles des morts plus cruelles, mais aucune n’a jamais été aussi lourde de mépris et de haine.

#### *1. Lager : camp*

« Peut-être pourrions-nous survivre aux maladies et échapper aux sélections, peut-être même résister au travail et à la faim qui nous consomment? [...] Nous avons voyagé jusqu’ici dans les wagons plombés, nous avons vu nos femmes et nos enfants partir pour le néant; et nous, devenus esclaves, nous avons fait cent fois le parcours monotone de la bête au travail, morts à nous-mêmes avant de mourir à la vie, anonymement. Nous ne reviendrons pas. Personne ne sortira d’ici, qui pourrait porter au monde, avec le signe imprimé dans sa chair, la sinistre nouvelle de ce que l’homme, à Auschwitz, a pu faire d’un autre homme. »

*L’auteur, Primo Levi, est un ingénieur juif italien, déporté à Auschwitz en janvier 1944, à l’âge de 24 ans.*

Primo Levi, *Si c’est un homme*, R. Laffont, 1947 puis additif de 1976 constitué de réponses aux questions de lycéens, rééd. Pocket, 1988.

## **Document 12 : Etre enfant de rescapé**

« Quand mon père était à Auschwitz, il lui arrivait, malgré la faim et le froid, et malgré la dureté de son travail (il devait alimenter en sable une bétonneuse), de chanter pour se donner du courage. Il chantait si bien, que son kapo lui demandait parfois, sous la menace, d’arrêter de travailler, et de chanter pour lui. Un jour, il lui a ordonné de chanter pour tout un groupe de kapos et de chefs nazis.

C’est une image extrême pour moi, aujourd’hui encore, que celle de mon père affamé, dépenaillé, rongé par la gale, contraint de chanter pour les nazis dans la nuit d’Auschwitz. Mais cette histoire, il ne l’a révélée que récemment, il y a dix ans environ, au moment où il s’est mis à parler sans difficulté de tout cela. Auparavant, et pendant très longtemps, sur tout ce qui touchait à sa déportation, il ne disait pas un mot. Quand j’étais enfant - je suis né, pourtant, quelque dix ans après sa libération - il gardait, à l’image de la plupart des rescapés, un silence total sur ce sujet.

Mais dire qu’il «gardait le silence», ce n’est pas bien rendre compte des choses. Il gardait le silence comme, dans certains contes, un homme en armes garde une porte secrète d’un château, porte que, sous peine des plus affreux châtements, il ne faut en aucun cas ouvrir : je veux dire que l’on ne pouvait, avec lui, tenter seulement d’aborder cette question. Car tout en étant, la

plupart du temps, un homme affable et plein d'humour, et aussi un père attentif et tendre, il lui arrivait, à certains moments, d'entrer dans de terribles colères, non contre sa famille, mais contre toute personne qui, à l'extérieur, pouvait le gêner, par exemple un commerçant, un restaurateur qui le faisaient attendre, même légèrement, ou quelqu'un qui tentait de le dépasser dans une file d'attente, ou encore une personne qui parlait dans la salle, lorsqu'il était au cinéma.

Il avait alors cette caractéristique de nombre d'anciens déportés, qui était l'impossibilité d'attendre : il avait, il est vrai, tant attendu pendant les interminables appels qui, matin et soir, duraient plusieurs heures, dans le froid glacial le plus souvent. Sans doute, dans ces moments de colère, revenaient à son esprit toutes les choses qu'il avait vécues : les gens qu'il avait en face de lui, en le dérangeant même à peine, devaient lui apparaître comme des incarnations de ses bourreaux ; il criait contre eux comme il aurait voulu crier contre ses bourreaux véritables, comme il avait été empêché de le faire pendant si longtemps. Parler d'Auschwitz, ce ne peut être que crier : c'est ce qu'il a fait, et il lui était impossible de faire autrement ; il avait accumulé en lui une terrible haine, et celle-ci devait à tout prix s'exprimer.

J'ai commis une erreur dont les conséquences ont été pour moi incalculables. Parce qu'un tout petit enfant se croit, dit-on, au centre du monde, et pense que tous les affects qu'éprouvent ses parents sont provoqués par lui, j'ai dû croire, à cette époque lointaine, que la souffrance qui, par moments, prenait possession de mon père sous la forme de cette extrême fureur, était due à moi : c'est moi qui avais fait une chose affreuse, sans savoir laquelle, et sans même pouvoir la demander. Et ces colères qui le soulevaient parfois, elles devaient, au fond, m'être destinées, même si, pour des raisons obscures, elles ne m'étaient pas adressées directement puisque c'était moi qui avais fait quelque chose d'horrible.

Mais si j'étais à l'origine de cette douleur, il me fallait évidemment en assumer les conséquences : alors j'ai voulu tenter de réparer le mal que, sans le vouloir, j'avais fait. C'est pourquoi, dès l'âge le plus tendre, renonçant à toute agressivité et même à toute critique, je me suis mis à faire preuve, à l'égard de mon père et de ma mère aussi, par le même mouvement de la plus grande gentillesse possible. Je n'avais à cela, bien entendu, aucun mérite : je ne pouvais pas faire autrement. Parce que j'avais dû sentir que c'était d'une extrême inhumanité ce que mon père avait souffert, j'avais compris que seul un comportement radicalement inverse pouvait avoir quelque chance d'atténuer son mal. On lui avait adressé de si atroces hurlements, que je n'ai jamais pu lui parler autrement qu'avec douceur.

Aujourd'hui, mes trois fils, dont la gentillesse est pourtant très grande, me disent heureusement plus de choses en un jour, lorsqu'ils sont fâchés, que je n'en ai dit à mes parents dans toute ma vie.

Le seul ami que mon père ait ramené d'Auschwitz (tous les autres ont été tués là-bas), le professeur Pierre Francès-Rousseau, auteur d'un livre émouvant sur son expérience concentrationnaire (2), m'a dit un jour : *«Le problème, c'est qu'un garçon, pour grandir, doit casser la figure à son père, et toi, tu n'as pas pu le faire, parce que ton père était un martyr.»* Vers l'âge de 5 ans, lorsque tous les fils disent à leur père qu'ils veulent le tuer, je me gardais, sans que quiconque m'ait mis en garde, de paroles de ce genre ; plus tard, à l'adolescence, quand tous mes amis avaient, avec leurs parents, des querelles parfois violentes, j'étais avec les miens aussi calme que je l'avais été dix ans plus tôt.

Squelettes vivants sortant des camps, fantômes dont le regard était tel que l'on ne savait pas ce qu'ils voyaient, ni même s'ils voyaient encore le monde et longtemps après, certains ne regardaient rien encore, ou fixaient quelque chose que l'on ne devinait pas, que nul autre qu'eux ne pouvait connaître : placé face à l'un de ces hommes, tout m'amenait à lui tendre la main, une petite main d'enfant d'abord, toute frêle, et qui avait elle-même besoin d'aide, mais qui devait soutenir quelqu'un qui, sans doute, en avait un besoin plus grand encore. J'ai tenté de l'aider à sortir d'un lieu qu'il avait quitté depuis longtemps ; j'ai tenté, en quelque sorte, d'arrêter ce train où lui-même et tant d'autres avaient souffert, et qui était arrivé depuis longtemps à son horrible destination.

Un si grand nombre d'entre eux n'ont pu revenir ; quelques-uns sont rentrés, mais pour ceux-là, quelque chose d'eux-mêmes s'est perdu, et ils ne peuvent le reprendre : je voulais m'efforcer de faire revenir au jour cette part de lui-même qui était restée là-bas, ce qui, en lui, avait été tué, et dont j'aurais tant voulu qu'il puisse le retrouver.

Mais être l'enfant d'un rescapé, c'est aussi, aujourd'hui encore, s'interroger : s'interroger, d'abord, sur un monde où Auschwitz, sous d'autres formes, existe encore. Chaque fois que l'on torture, que l'on humilie un être, Auschwitz est là.

Les anciens eux-mêmes font le parallèle entre ce qu'ils ont vécu, et certains aspects du monde d'aujourd'hui : lors de la cérémonie organisée, le 16 janvier dernier, à la Mairie de Paris, pour le soixantième anniversaire de la libération d'Auschwitz commémoration à laquelle j'ai assisté, aux côtés de mon père l'Union des déportés d'Auschwitz, dans un fascicule édité pour l'occasion, écrit : *«Nous, les déportés, tremblons... devant le nombre grandissant de miradors qui poussent un peu partout dans le monde.»*

On peut également s'interroger sur l'éducation reçue dans leur enfance par ceux qui, plus tard, sont devenus des bourreaux, ceux du régime nazi comme de tous les autres régimes criminels.

Dans son livre *Naître coupable, naître victime* (2), Peter Sichrovsky publie des interviews d'enfants de nazis, et d'enfants de victimes. Voici ce qu'écrit, sur sa propre enfance, le fils, né après la guerre, d'un ancien SS : *«Quand je rentrais à la maison, les genoux écorchés, on me battait parce que mon pantalon était sale. Quand je pleurais, je recevais des coups parce que je ne me comportais pas en homme...»* La fille d'un autre ancien nazi déclare, quant à elle : *«Mon père m'a raconté que lorsqu'il était petit, on lui refusait systématiquement ce qu'il voulait, à la maison... Moi aussi, avec mes frères, j'ai eu une éducation fasciste draconienne. Quand je déchirais ma robe : des coups. Quand nos notes étaient mauvaises : des coups.»* L'homme et la femme qui parlent ainsi ne sont pas, il est vrai, devenus fascistes par la suite, parce qu'il n'y a heureusement rien d'automatique chez les êtres humains. Mais leurs parents, qui à l'évidence avaient reçu la même éducation, le sont devenus, et des millions d'autres avec eux, qui d'une manière ou d'une autre avaient été gravement maltraités.

Il est inutile de préciser que ces réflexions ne constituent, en rien, une quelconque tentative d'excuser les bourreaux. Bien au contraire. Cela veut dire qu'une éducation qui, tout en donnant évidemment des limites à l'enfant, s'efforcerait de le comprendre, de ne pas le frapper, de ne jamais se moquer de lui, de ne l'humilier en aucune manière, de ne pas non plus le dévaloriser mais, au contraire, de mettre en valeur ce qu'il fait, ce qu'il est une telle éducation rendrait sans doute impossible qu'il devienne, un jour, un bourreau.

Cela veut dire aussi que nous tous, chaque jour, chez nous, que nous soyons parents, ou en contact, pour diverses raisons, avec de jeunes enfants, nous pouvons lutter efficacement contre le retour d'Auschwitz, et de toute forme de torture.

Essayer de donner une semblable éducation, c'est travailler pour nos enfants, pour nous-mêmes, pour l'humanité.

Quand mon père a eu fini de chanter à Auschwitz comme on le lui avait ordonné, il a reçu en récompense un morceau de pain, de la grandeur d'une demi-baguette. Et alors que, comme tous les autres, il était affamé comme on pouvait l'être dans un camp (quand les Russes sont arrivés, il ne pesait plus que trente-cinq kilos), il a donné, à l'un de ses camarades qui lui était proche, la moitié de ce pain.

C'était aussi cela, Auschwitz.

Par Jean-Claude SNYDERS, *Libération*, mercredi 19 janvier 2005

(1) Pierre Francès-Rousseau, *Un déporté brise son silence*, L'Harmattan, 1997.

(2) Maren Sell, 1987.

Dernier ouvrage paru : *Voyage de l'enfance*, Presses universitaires de France 2003 (postface d'Eva Tichauer, auteur de *J'étais le numéro 20832 à Auschwitz*).

Jean-Claude Snyder, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, enseignant et écrivain.

## Sites internet sur la déportation et les camps de détenus

### **Informations générales**

<http://www.lescamps.org/>

<http://www.jewishgen.org/ForgottenCamps/indexfr.html>

<http://crdp.ac-reims.fr/memoire/bac/2gm/connaissances/05deportation.htm>

<http://www.fmd.asso.fr/web/index.php>

<http://www.camp-de-drancy.asso.fr/>

<http://www.memorial-cdjc.org/>

<http://www.fondationshoah.org/>

<http://webpublic.ac-dijon.fr/pedago/histgeo/Enseigner/Sequences/College/ResistBesancon/index.htm>

<http://www.convois45.org/>

<http://remember.org/>

<http://www.requis-deportes-sto.com/pages/accueil.htm>

<http://www.ushmm.org/wlc/fr/>

### **Sur Auschwitz**

<http://www.auschwitz-muzeum.oswiecim.pl>

<http://www.auschwitz.be/>

<http://home.nordnet.fr/~fghesquier/Ausch000.htm>

<http://remember.org/jacobs/>

<http://www.auschwitz.gov.pl/>

<http://208.184.21.217/>

<http://www.radiofrance.fr/chaines/france-culture/dossiers/2005/camps/>

### **Site sur les enfants cachés pendant la Guerre**

<http://www.parolesetoiles.com/>

### **Sur les archives britanniques (RAF)**

[http://www.evidenceincamera.co.uk/image\\_shop/imshop\\_conc.htm](http://www.evidenceincamera.co.uk/image_shop/imshop_conc.htm)

[http://www.aidh.org/Racisme/shoah/auschw\\_2.htm](http://www.aidh.org/Racisme/shoah/auschw_2.htm)